L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

66me VOLUME. — 18me ANNEE

SOMMAIRE DU N° 3 (Décembre 1904)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 818-50

Agent pour l'Allemagne et l'Autriche, G. FICKER, 5, rue de Savoie, Paris — 12, Cruciust, Leipzig

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, rue Saint-Merri, 23 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

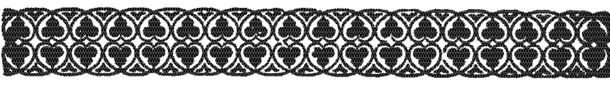
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

La Sortie en Corps astral

(Suite.)

Le mois dernier, nous avons donné quelques détails sur ce phénomène étrange de la sortie en astral, et nous étions arrivés à cette conclusion que la sortie consciente était entourée de tant de difficultés et de danger qu'il était infiniment préférable de prendre la voie passive, c'est-à-dire d'attendre que nous soyons en état physiquement et aussi astralement de supporter cette faculté. Peu à peu, à mesure que nous ferons tous nos efforts pour nous améliorer, perdre de notre orgueil, devenir plus simples, plus indulgents, nos organismes invisibles et visibles seront disposés, lentement mais sûrement, et les mondes supérieurs s'ouvriront pour nous. Nous les étudierons alors non plus de bas en haut, mais de haut en bas ; c'est-à-dire que nous n'aurons pas, comme dans la voie active et volontaire, à affronter des êtres dont la vue seule détermine des terreurs sans nom, mais que nous pourrons percevoir les mystères de l'Astral sans danger parce que chacun de nos pas sera guidé.

Un très bel exemple de ce genre de sortie en astral

est donné par le fameux médium D.-D. Homé, dans son livre si intéressant intitulé : *Révélations sur ma vie surnaturelle*.

Je crois intéresser nos lecteurs en leur en citant les passages les plus curieux, l'ouvrage de D. Homé étant aujourd'hui très rare.

« Une fois, dit-il, je m'étais si profondément abîmé dans la pensée de la mort que je me sentis fatigué et cherchai du soulagement dans la prière et le sommeil. J'avais contemplé une étoile avant de m'endormir, et dès que j'eus fermé les yeux, il me sembla qu'une perception sécrète s'éveillait en moi, aussi lucide que ma raison à l'état de veille. Je me demandai si j'étais endormi ou non lorsque j'entendis une voix, qui me semblait si naturelle que je me sentis ravi en reconnaissant la voix d'une personne qui, en quittant la Terre, m'avait promis de veiller sur moi.

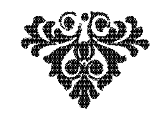
« Ne craignez-rien, Daniel, me dit-elle, je suis « près de vous. La vision que vous allez avoir est « celle de la mort, mais vous ne mourrez pas, votre « esprit retournera dans votre corps. Ayez confiance « en Dieu et en ses anges ; tout ira bien. » Ici la voix se tut, et j'éprouvai la sensation d'un homme frappé de cécité en plein midi (1). Mais cette sensation dura peu. Les souvenirs du passé vinrent à moi avec une rapidité effrayante, mes pensées revêtirent les dehors de la réalité et chaque action me semblait une éternité.

(1) Tout ce qui suit est le récit exact des sensations éprouvées à la mort par la plupart des hommes.



« J'éprouvais une sensation de frisson et d'engourdissement répandue sur tout mon corps. Mais plus mon système nerveux devenait inactif, plus mon esprit devenait actif. Il me sembla que je tombais dans un précipice effrayant et que, durant ma chute (sortie du double), l'obscurité s'était faite et que mon corps n'était plus qu'une masse inerte ; enfin toute sensation cessa.

(*A suivre.*) G. PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute école, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Un Illuminé martiniste

CAZOTTE

(1720-1792)

En cette étrange fin du dix-huitième siècle, où les philosophes et les plus graves écrivains s'appliquaient par des fables et des contes charmants à endormir cette société que leurs principes allaient bientôt détruire de fond en comble, s'est trouvé un poète, conteur spirituel et naïf d'abord, que l'amour du merveilleux purement allégorique entraîna peu à peu à l'étude du mysticisme sincère et ardent auquel il dut la renommée et la fin tragique de sa vie : Jacques Cazotte.

Dans son ouvrage sur Saint-Martin, M. Matter, parlant de Cazotte, dit « qu'il doit figurer dans l'histoire de la théosophie sous un jour nouveau et plus favorable qu'il n'a fait jusqu'ici ».

Et il ajoute : « S'il est un Cazotte de la fable convenue, celui de l'histoire ne lui ressemble guère. »

Nous allons essayer, à l'aide des documents qui sont parvenus jusqu'à nous de dégager le Cazotte véritable, celui de l'histoire.

Jeunesse et débuts littéraires de Cazotte. Départ pour la Martinique.

Jacques Cazotte naquit à Dijon en 1720. Son père était greffier des États de Bourgogne. Nous ne savons presque rien des premières années de sa vie, sauf qu'il fit ses études chez les Jésuites et qu'à sa majorité un de ses frères, grand-vicaire de M. de Choiseul, évêque de Chalon, le fit venir à Paris et le plaça dans l'administration de la marine, où il obtint vers 1746 le grade de commissaire.

Dès cette époque, il s'occupa de littérature et surtout de poésie. Il fréquenta le salon de M. de Reaucourt, Dijonnais comme lui, où se réunissaient des littérateurs et des artistes, et se fit connaître par la lecture de quelques fables et de quelques chansons.

Mais un poste de contrôleur l'appela à la Martinique. Il avait alors vingt-sept ans. Il dut partir et vécut là-bas plusieurs années obscures, mais aimé et considéré de tous. Nous savons cependant qu'à l'époque où les Anglais attaquèrent la colonie, en 1759, Cazotte déploya une grande activité et même des connaissances stratégiques dans l'armement du fort Saint-Pierre.

Il épousa Mlle Élisabeth Roignan, fille du premier juge de la Martinique.

Il revint à Paris peu après pour quelque temps et y publia des poésies, entre autres : deux romances, qui devinrent bientôt célèbres, et dans lesquelles se dessinent déjà l'amour du merveilleux et les tendances mystiques de Cazotte.

La première, intitulée : *la Veillée de la bonne femme*, fut composée, a-t-on dit, pour son amie d'enfance, Mme Poissonnier, nourrice du duc de Bourgogne, qui lui avait demandé des chansons qu'elle pût chanter pour endormir l'enfant royal.

Elle commence ainsi :

Tout au beau milieu des Ardennes
Est un château, sur le bord d'un rocher,
Où fantômes sont par centaines :
Les voyageurs n'osent approcher.
Dessus ses tours
Sont nichés les vautours,
Ces oiseaux de malheur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !

Tout à l'entour de ses murailles
On croit ouïr les loups-garous hurler.
On entend traîner des ferrailles,
On voit des feux, on voit du sang couler.
Tout à la fois
De très sinistres voix
Qui vous glacent le cœur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !

C'est alors que sire Enguerrand, qui revient d'Espagne, veut loger dans ce château. Il se moque des récits des esprits que lui racontent les habitants du pays, mange bien, boit bien et se met au lit. A minuit précis commence le tapage infernal.

Des bruits terribles font trembler les murailles, et un vent d'une extrême violence souffle et fait ouvrir les portes avec fracas.

Un damné en proie aux démons, la bouche écumeuse, traverse la salle en jetant des cris de désespoir.

Une ombre le poursuit et lui plonge un poignard dans le cœur.

Le sire Enguerrand demande à ces tristes personnages le motif de leurs tourments.

« Seigneur, lui répond la femme, j'étais la fille du comte Anselme, maître de ce manoir. Ce monstre que je poursuis et que le ciel m'oblige à torturer était l'aumônier de mon père. S'étant épris de moi et ne pouvant me séduire, il invoqua le diable et se voua à lui pour en obtenir une faveur. »

Le diable tenta la belle au moyen d'une rose enchantée, que l'aumônier cueillit pour orner sa chevelure, et la livra à ses mauvais desseins.

Le diable ensuite s'approcha du coupable et l'entraîna en enfer.

Le dénoûment de l'aventure est que sire Enguerrand fait le signe de la croix et que tout disparaît.

La deuxième romance, intitulée : *les Prouesses inimitables d'Ollivier, marquis d'Edesse*, obtint un aussi grand succès. Plus de trente couplets sont consacrés aux exploits du page Ollivier, amoureux de la fille du comte de Tours, son maître.

Celui-ci, ayant eu connaissance de ses amours, le chasse et le poursuit sur terre et sur mer.

Traqué de toutes parts, Ollivier se décide enfin à s'exiler et part en Terre Sainte. Un jour, ayant perdu tout espoir, il veut se suicider.

Un ermite du mont Liban le recueille chez lui et lui fait voir au moyen d'un verre d'eau, sorte de miroir magique, ce qui se passe au château de Tours. Le château est assiégé par les Bretons et c'est la famine;

sa maîtresse, la fille du comte de Tours, languit dans un cachot et son enfant a été égaré dans les bois.

Ollivier repasse généreusement en Europe, pour aller au secours de sa maîtresse. Il arrive à l'instant même où la place va capituler et réussit à délivrer le comte de Tours de ses ennemis.

De retour à la Martinique, Cazotte reprit le sujet d'*Ollivier* et en fit un long poème en prose, entremêlant les récits chevaleresques d'aventures fériques.

La mort du frère de Cazotte, le grand-vicaire de Choiseul, le rappela une seconde fois en France, comme héritier de tous ses biens.

Il songea alors à demander sa retraite, qui lui fut accordée dans les termes les plus honorables, avec le titre de commissaire général de la marine.

Retour en France. Le « Diable amoureux ».

De retour en France, Cazotte s'établit avec sa femme dans la maison de son frère, à Pierry, près d'Épernay.

Il eut, vers cette époque, à soutenir un procès contre les Jésuites, ses anciens professeurs. Voici dans quelles circonstances :

Pendant son séjour à la Martinique, il avait fait la connaissance du célèbre père Jésuite Lavalette, supérieur des missions dans la contrée.

Décidés à ne point retourner à la Martinique, Cazotte et sa femme avaient vendu tous leurs biens, pour 50.000 écus, au père Lavalette, lequel s'était acquitté en lettres de change sur la compagnie des Jé-



suites de Paris. Lorsque Cazotte les présenta, la compagnie les laissa protester, prétendant que le père Lavalette s'était livré à des spéculations dangereuses qu'ils ne pouvaient reconnaître. Néanmoins, les 50.000 écus furent payés par la Société de Jésus.

Le succès qu'avait eu son poème *Ollivier* l'encouragea à continuer d'écrire. Il fit paraître le *Diable amoureux* qui fonda, presque à lui seul, la réputation de son auteur. Cet ouvrage singulier brille par le charme et la perfection des détails, ainsi que par l'originalité de sa conception.

La scène se passe à Portici près de Naples. Un jeune homme à la fois naïf et audacieux, en dînant avec des jeunes gens de son âge, fait le pari d'évoquer le diable dans une des ruines romaines qu'on lui a dit être propre à cette entreprise.

Le jeune homme s'y rend seul et ayant récité les formules évocatoires, il aperçoit tout à coup au travers d'une ouverture des ruines une tête énorme de chameau qui s'allonge et lui dit : « Che vuoi ? » (Que veux-tu ?). Le jeune homme, effrayé, demande au diable s'il ne lui est pas possible de paraître sous une forme plus agréable. Le diable se présente alors élégamment vêtu sous la forme d'un page et lui demande ce qu'il veut. Il désire un excellent souper pour lui et ses amis qui se trouvent près de là.

Le diable fait sortir de terre un festin de gala, auquel les amis prévenus vont faire honneur.

Mais, il manque de musiciens et de danseuses. Arrivent aussitôt les plus grands musiciens du monde et entre soudain la plus illustre des danseuses d'Italie,

qui ne revient pas de sa surprise d'avoir été subitement enlevée du théâtre de la Fénice,où elle dansait.

Le banquet terminé, des équipages reconduisen chez eux les convives. Seul, le page reste avec le jeune homme. Ce dernier veut le renvoyer, mais le page, se jetant à ses pieds, lui avoue qu'il est une femme et non un homme et le prie de le laisser vivre près de lui, ce à quoi le jeune homme, après bien des hésitations — il a toujours devant les yeux la tête de chameau — consent.

La danseuse du théâtre de la Fénice était devenue amoureuse du jeune homme, mais ce page qui l'accompagne partout l'inquiète.

Elle finit par deviner son secret et, jalouse, le frappe d'un coup de poignard. Le page, blessé au sein, est sauvé au bout de quelques semaines, à force de soins, et son maître, persuadé qu'il est une sylphide amoureuse, se met en route pour aller demander à sa mère son consentement à leur mariage.

En cours de route, ils ne trouvent dans une auberge, un certain soir, qu'une seule chambre vacante. On devine que cette nuit sera fatale à la vertu de notre héros. En effet, à peine s'est-il abandonné à l'amour du diable femelle, qu'un immense éclat de rire remplit la chambre, et sur un affreux corps de démon reparaît la tête de chameau.

— Qu'es-tu donc à la fin ? lui demande le jeune homme.

— Mon pauvre ami, je suis le diable !

— Quoi ! même pas une diablesse ?

— Hélas ! non.

Le jeune homme alors fait un signe de croix. Tout disparaît, mais il est si honteux de l'aventure qu'il finit par se faire capucin.

L'Initiation.

Le *Diable amoureux*, qui est resté un des meilleurs ouvrages de la littérature française, eut le succès qu'il méritait. On lut partout avec avidité ces pages brillantes et colorées, chef-d'œuvre d'imagination et de style ; mais une aventure singulière vint se greffer sur ce légitime succès.

On raconte que peu de temps après la publication du *Diable amoureux*, Cazotte reçut la visite d'un mystérieux personnage, au maintien grave, aux traits amaigris par l'étude, et dont un grand manteau brun voilait la stature imposante.

Il aborda Cazotte en faisant des signes particuliers tels que les membres des sociétés secrètes en employaient pour se reconnaître entre eux.

Étonné, Cazotte lui demanda s'il ne pouvait parler et le pria, s'il n'était pas muet, d'expliquer d'une façon plus claire ce qu'il avait à dire.

Mais l'inconnu fit des signes plus énigmatiques encore.

Cazotte ne put cacher son impatience.

— Pardon, monsieur, lui dit alors le mystérieux personnage, mais je croyais que vous étiez des nôtres et dans les plus hauts grades encore...

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit Cazotte.

— Mais alors, où donc avez-vous puisé les pensées qui dominent dans votre *Diable amoureux* ?

— Dans mon esprit, s'il vous plaît !

— Quoi ! ces évocations dans les ruines, ces mystères de la cabale, ce pouvoir occulte d'un homme sur les esprits de l'air, ces théories sur les nombres, sur la volonté ! Vous avez imaginé toutes ces choses ?

— Absolument, j'ai lu beaucoup d'ailleurs...

— Et vous n'êtes même pas franc-maçon ?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien, monsieur, vous avez soit par intuition, soit par hasard, pénétré des secrets qui jusqu'ici n'ont été accessibles qu'aux initiés de premier ordre et je dois vous dire qu'il serait peut-être prudent désormais de vous abstenir de pareilles révélations !...

— Quoi, j'aurais fait cela ! s'écria Cazotte effrayé ; moi qui ne songeais qu'à divertir le public ?

— En lisant votre dangereux ouvrage, je vous avais pris pour un frère infidèle qui trahissait nos secrets pour un motif que j'étais curieux de connaître... Et puisque vous n'êtes qu'un profane ignorant, si vous le voulez, je vous instruirai, je vous ferai pénétrer plus avant dans les mystères de ce monde des esprits qui par l'intuition seule s'est déjà révélé à vous.

Quel était ce mystérieux personnage ? Nul ne sait. Toujours est-il que cette conversation se prolongea pendant plusieurs heures. Si les biographes varient sur les termes, tous du moins s'accordent à signaler la révolution subite qui se fit dans les idées de Cazotte.

Il dut opposer d'autant moins de résistance aux

conseils de l'initié qu'il était naturellement très porté au mysticisme.

Il fut curieux de connaître en détail ce qu'il n'avait que pressenti dans son livre, et grâce aux instructions de son mystérieux visiteur, il ne tarda pas à demander son admission à la loge des Illuminés martinistes de Lyon qu'avait fondée Martines de Pasqually sous le nom de Rite des Elus Cœns.

Il subit les épreuves avec courage et en sortit pour ainsi dire transformé.

De ce jour, il ne fut plus l'auteur spirituel et frivole de contes et de vers qui lui avaient valu les applaudissements de tant de salons; il devint un penseur sérieux en même temps qu'un écrivain morose et inquiet, plein de funèbres pressentiments.

Il publia bien encore quelques contes arabes aux visions riantes et claires, tels que la *Dame inconnue*, le *Calife de Badgad*, *Simoustapha*, et fit représenter à l'Opéra-Comique le *Diable amoureux* sous le titre de l'*Infante de Zamora*, mais apparaît à maints endroits dans ces contes une sorte de souci, d'inquiétude issue de la préoccupation des idées de celui à qui l'initiation avait dévoilé les destinées de la France, de celui qui avait lu dans l'avenir (1).

(1) Il serait bon de dire quelques mots de la célèbre prophétie de Cazotte dont l'authenticité a tour à tour été affirmée et démentie. Cette prophétie est trop connue pour que nous la rapportions ici. M. Matter explique ainsi la formation de ce qu'il appelle la légende prophétique : « Cazotte avait parlé un soir avec une certaine gravité de l'avenir de la France au milieu d'une société frivole. Il avait semé son discours de prévisions plus ou moins empreintes de vraisemblance. Après les événements, un auditeur bien connu mit dans sa bouche de



La Vie mystique.

A la mort de Martines de Pasqually, à Saint-Domingue, les loges qu'il avait ouvertes en France ne surent conserver pure sa doctrine. Déjà Saint-Martin, un des néophytes les plus ardents et les plus jeunes, avait cessé de les fréquenter, et lorsque les loges qu'avait fondées Martines résolurent de fusionner avec les Philalèthes, Saint-Martin refusa d'entrer dans la nouvelle Société.

Les sympathies monarchiques de Cazotte l'écartèrent à son tour de la nouvelle Société et il dut s'en retirer parce que cette doctrine tournait autrement qu'il n'avait pensé, prenait une tendance politique contraire à ses idées religieuses et monarchiques.

Il allait vivre désormais, loin du monde littéraire dans sa terre de Pierry en Champagne, auprès de sa fille et de ses deux fils, ne faisant désormais que de très courts voyages à Paris.

Une femme âgée, grande et majestueuse, appartenant au monde aristocratique, la marquise de la Croix, veuve d'un grand seigneur espagnol, faisait aussi partie de la famille et exerçait une influence due

---

terribles oracles avec les noms et les circonstances fournis par l'histoire elle-même. Et voilà Cazotte devenu prophète sans le vouloir. »

Afin d'être impartial, signalons d'autre part l'affirmation de Gougenot des Mousseaux rapportée dans un de ses livres : « qu'un de ses amis, le célèbre écrivain anglais Burke, avait assisté au fameux banquet du duc de Grammont et qu'il lui avait affirmé que les choses s'étaient passées absolument comme le raconte La Harpe ».

au rapport de ses idées avec celles de Cazotte. Elle était en effet depuis de longues années l'une des adeptes de Saint-Martin. Cazotte semblait ainsi avoir réuni autour de lui toutes les conditions d'un avenir tranquille ; mais, les récits des personnes qui l'ont connu à cette époque le montrent toujours assombri des nuages qu'il pressentait au delà d'un horizon tranquille.

Une amie de la famille, Mme d'Argèle, a raconté quelques détails d'une visite faite à Pierry. Elle peint l'élégant salon au rez-de-chaussée, embaumé du parfum d'une plante des colonies rapportée par Mme Cazotte, et elle nous montre Cazotte avec son chapeau triangulaire, sa longue redingote de camelot vert brodé d'un petit galon, ses souliers à bouts carrés fermés très avant sur le pied par une forte agrafe d'argent, exposant avec une extrême bienveillance, qui se peignait dans la douceur tendre de ses yeux bleus, ses théories mystiques :

«Nous vivons tous, disait-il, parmi les esprits de nos pères ; le monde invisible nous presse de tous côtés... il y a là sans cesse des amis de notre pensée qui s'approchent familièrement de nous. Ma fille a ses anges gardiens ; nous avons tous les nôtres. Chacune de nos idées, bonnes ou mauvaises, met en mouvement quelque esprit qui leur correspond, comme chacun des mouvements de notre corps ébranle la colonne d'air que nous supportons. Tout est plein, tout est vivant dans ce monde, où, depuis le péché, des voiles obscurcissent la matière que, par une initiation que je n'ai point cherchée, j'ai soulevé comme le vent sou-

lève d'épais brouillards. Je vois le bien, le mal, les bons et les mauvais ; quelquefois la confusion des êtres est telle à mes regards, que je ne sais pas toujours distinguer au premier moment ceux qui vivent dans leur chair de ceux qui en ont dépouillé les apparences grossières...

« Oui, ajoutait-il, il y a des âmes qui sont restées si matérielles, leur forme leur a été si chère, si adhérente, qu'elles ont emporté dans l'autre monde une sorte d'opacité. Celles-là ressemblent longtemps à des vivants...

« Ce matin, pendant la prière où nous étions réunis tous ensemble sous les regards du Tout-Puissant, la chambre était si pleine de vivants et de morts de tous les temps et de tous les pays, que je ne pouvais plus distinguer entre la vie et la mort ; c'était une étrange confusion et pourtant un magnifique spectacle ! »

Mme d'Argèle fut également témoin du départ du jeune Scévole Cazotte qui allait prendre du service dans les gardes du roi. Les temps difficiles approchaient et Cazotte n'ignorait pas qu'il dévouait son fils à un danger.

La marquise de la Croix se joignit à Cazotte pour lui donner ce qu'ils appelaient *leurs pouvoirs mystiques*.

La marquise fit sur le front du jeune homme, sur ses lèvres et sur son cœur, trois signes mystérieux accompagnés d'une invocation secrète et consacra l'avenir de celui qu'elle appelait le *fils de son intelligence*.

Scévole Cazotte, non moins exalté que son père

dans ses convictions monarchiques, fut du nombre de ceux qui, au retour de Varennes, réussirent à protéger la famille royale contre la fureur des républicains. Un instant même le dauphin fut enlevé à ses parents. Au milieu de la foule, Scévole Cazotte parvint à le reprendre et le rapporta à la reine, qui le remercia en pleurant. La lettre suivante, qu'il écrivit à son père, est postérieure à ces événements :

« Mon cher papa,

« Le 14 juillet est passé, le roi est rentré chez lui sain et sauf. Je me suis acquitté de mon mieux de la mission dont vous m'aviez chargé. Vous saurez peut-être si elle a eu tout l'effet que vous en attendiez. Vendredi, je me suis approché de la sainte Table ; et, en sortant de l'église, je me suis rendu à l'autel de la Patrie, où j'ai fait, vers les quatre côtés, les commandements nécessaires pour mettre le Champ de Mars entier sous la protection des anges du Seigneur.

« J'ai gagné la voiture, contre laquelle j'étais appuyé quand le roi est remonté ; Madame Elisabeth m'a même alors jeté un coup d'œil qui a reporté toutes mes pensées vers lè ciel ; sous la protection d'un de mes camarades, j'ai accompagné la voiture en dedans de la ligne ; et le roi m'a appelé et m'a dit :

« — Cazotte, c'est vous que j'ai trouvé à Epernay, et à qui j'ai parlé ?

« Et je lui ai répondu !

« — Oui, sire, à la descente de la voiture, j'y étais.

« Et je me suis retiré quand je les ai vus dans leurs appartements.

« Le Champ de Mars était couvert d'hommes. Si j'étais digne que mes commandements et mes prières fussent exécutés, il y aurait furieusement de pervers de liés. Au retour, tous criaient : « Vive le roi ! » sur le passage. Le jour a été beau, et le commandeur a dit que, pour le dernier jour que Dieu laissait au diable, il le lui avait laissé couleur de rose.

« Adieu, joignez vos prières pour donner de l'efficacité aux miennes. Ne lâchons pas prise. J'embrasse maman Zabeth. Mon respect à Mme la marquise (de la Croix) ».

A cette époque, Cazotte était en relations suivies avec le secrétaire de la liste civile, son ami Ponteau. La correspondance qu'il lui adressait nous montre ses regrets de la marche qu'avaient suivie ses anciens frères martinistes. Alors que les illuminés saluaient en la nouvelle ère politique l'arrivée du *Réparateur* invisible qu'ils attendaient, Cazotte, toujours fidèle à la cause monarchique, croyait y voir le règne fatal de l'*Antéchrist*.

« Si Dieu ne suscite pas un homme qui fasse finir tout cela mystérieusement, nous sommes exposés aux plus grands malheurs », écrivait-il. Il trouve que le roi Louis XVI paraît se reposer trop sur la Providence. Dans une autre lettre, il établit tout un plan d'évasion, pour le roi prisonnier depuis le retour de Varennes. Il trace l'itinéraire de sa fuite et lui offre sa propre maison de Pierry comme asile momentané.

Avait-il à cette époque abandonné les pratiques occultes ? Non, car dans un passage de sa correspon-

dance, il parle d'une prophètesse Broussole, qui, ainsi que la célèbre Catherine Théot, obtenait des communications en faveur des jacobins et contre laquelle il espère avoir agi avec quelque succès ; mais il devait se faire peu d'illusions sur le triomphe de sa cause, car il semble que le découragement finit par le gagner en présence de sa faiblesse et il en arrive à douter de lui-même et de son pouvoir.

« Je suis bien aise que ma dernière lettre ait pu vous faire quelque plaisir. Vous n'êtes pas *initié !* applaudissez-vous-en. Rappelez-vous le mot : *Et scientia eorum perdet eos !*... La connaissance des choses occultes est une mer orageuse d'où l'on n'aperçoit pas le rivage. »

Saisie de la correspondance de Cazotte. — Son arrestation. Sa mort.

La journée sanglante du 10 août vint définitivement mettre fin aux illusions des amis de la monarchie. Le peuple avait pénétré dans les Tuileries, après avoir mis à mort les gardes et les gentilshommes dévoués au roi. L'un des fils de Cazotte était parmi ces derniers, l'autre combattait dans les armées de l'émigration. On cherchait partout les preuves du complot royaliste dit des *Chevaliers du Poignard*, dénoncé dans les journées du 10 et du 12 août. En saisissant les papiers de Laporte, intendant de la liste civile, on découvrit toute la correspondance de Cazotte avec son ami Ponteau. Fouquier-Tinville crut voir dans certaines expressions des lettres une

preuve de coopération aù complot; aussitôt Cazotte fut décrété d'accusation et arrêté dans sa maison de Pierry.

Interrogé par le commissaire de l'Assemblée législative s'il reconnaissait les lettres, il répondit :

— Elles sont de moi, en effet.

— Et c'est moi qui les ai écrites sous la dictée de mon père, s'écria sa fille Elisabeth.

Elle fut arrêtée avec son père et tous deux, conduits à Paris dans la voiture même de Cazotte, furent enfermés à l'Abbaye vers la fin du mois d'août.

Les prisonniers jouissaient encore dans cette prison d'une certaine liberté intérieure. Il leur était permis de se réunir à certaines heures à la chapelle, où ils pouvaient parler, chanter, faire des discours.

Un matin, le lendemain de la prise de Longwy, les prisonniers étaient réunis à la chapelle, livrés à leurs conversations ordinaires, lorsqu'ils entendirent les rumeurs des bandes furieuses qui se portaient aux prisons. Tout à coup retentirent trois coups de canon et un roulement de tambour ajouta à l'épouvante. Les portes s'ouvrirent, les guichetiers pénétrèrent dans la prison, firent monter les femmes dans une salle au-dessus de celle des hommes pendant que deux prêtres, d'entre les prisonniers, parurent dans une tribune de la chapelle et annoncèrent à tous le sort qui leur était réservé.

Un silence funèbre régna aussitôt dans l'assemblée; dix hommes du peuple entrèrent dans la chapelle, firent ranger les prisonniers le long du mur et en comptèrent cinquante-trois. Un tribunal fut impro

visé à l'entrée de la prison : on fit l'appel des noms un à un, de quart d'heure en quart d'heure, ce temps suffisant à peu près aux jugements.

Vers minuit on cria le nom de Jacques Cazotte.

Le vieillard se présenta devant le tribunal, que présidait le terrible Maillard, avec calme et fermeté. En ce moment, quelques membres du tribunal demandèrent qu'on fît aussi comparaître les femmes. On les fit, en effet, descendre dans la chapelle, mais la majorité des membres révolutionnaires ayant re poussé cette idée, Maillard donna l'ordre au guichetier Lavaquerie de les faire remonter. Ce fut en remontant avec les autres femmes que la fille de Cazotte entendit crier le nom de son père.

A ce nom, elle se précipita d'un bond au bas de l'escalier et traversa la foule au moment où le farouche Maillard prononçait le mot terrible : « A la Force ! » qui voulait dire : « A la mort ».

La cour, où siégeait le tribunal et où l'on égorgeait était pleine de monde. La courageuse fille s'élança entre les deux bourreaux qui avaient déjà mis la main sur son père et leur demanda en suppliant, ainsi qu'au peuple, la grâce de son père.

A l'apparition inattendue de cette jeune fille, touchante image de l'héroïsme filial, la foule, émue, sentit se réveiller en elle des instincts généreux.

On cria grâce de toutes parts.

Maillard hésitait encore. Alors un des bourreaux versa un verre de vin et le tendant à Elisabeth dit : « Ecoutez, citoyenne ; pour prouver au citoyen Maillard que vous n'êtes pas une aristocrate, buvez cela

au salut de la nation et au triomphe de la République!»

La courageuse fille but d'un trait; la foule, applaudissant, fit place pour laisser passer le père et la fille, que l'on reconduisit jusqu'à leur demeure.

Le lendemain du jour où il avait été ramené en triomphe par le peuple, plusieurs de ses amis vinrent le féliciter. Un d'eux, M. de Saint-Charles, lui dit en l'abordant :

— Vous voilà sauvé !

— Pas pour longtemps, répondit Cazotte en souriant tristement... Un moment avant votre arrivée, j'ai eu une vision. J'ai vu un gendarme qui venait me chercher de la part de Pétion. J'ai été obligé de le suivre; j'ai paru devant le maire de Paris, qui m'a fait conduire à la Conciergerie et, de là, au tribunal révolutionnaire. Mon heure est venue...

Le 11 septembre, il vit entrer chez lui l'homme de sa vision, un gendarme portant un ordre d'arrestation signé de Pétion, Panis et Sergent. On le conduisit à la mairie, et, de là, à la Conciergerie où il fut enfermé. Sa fille Elisabeth obtint, à force de prières, la permission de demeurer avec son père jusqu'au dernier jour. Mais ses efforts pour intéresser ses juges n'eurent pas le même succès qu'auprès du peuple, et Cazotte, sur le réquisitoire de Fouquier-Tinville, fut condamné à mort le 24 septembre 1792, après vingt-sept heures d'interrogatoire, pour crimes de haute trahison et de complot contre les autorités constituées.

Au cours de l'interrogatoire, on questionnait l'accusé avec égard et modération :

— *Vous êtes peut-être fatigué; le Tribunal est prêt à vous accorder le temps que vous croirez nécessaire pour prendre nourriture, rafraîchissement ou repos.*

— *Je suis très sensible à l'attention du Tribunal. La fièvre qui me tient en ce moment me met dans le cas de soutenir le débat; d'ailleurs, plutôt mon procès sera terminé et plus tôt j'en serais quitte, ainsi que MM. les Juges et les Jurés!*

Quand l'accusé refusait de répondre, le président passait sans insister.

A la question: « *Quelle est la secte dans laquelle vous êtes entré? Est-ce celle des Illuminés?* » Cazotte répondit:

— *Toutesles sectes sont illuminées; mais celle dont je parle dans ma lettre est celle des* MARTINISTES. *J'y suis resté attaché l'espace de trois ans; et différentes causes m'ont forcé à donner ma démission; néanmoins j'en suis toujours demeuré l'ami.*

A la suite du plaidoyer du citoyen Julienne qui fit sentir en vain ce qu'avait de sacré cette victime échappée à la justice du peuple, le président Lavau, *ancien membre*, comme Cazotte, *de la Société des Illuminés*, après avoir lu la sentence de mort, adressa au condamné le discours suivant: « Faible jouet de la vieillesse! toi dont le cœur ne fut pas assez grand pour sentir le prix d'une liberté sainte, mais qui as prouvé, par ta sécurité dans les débats, que tu savais sacrifier jusqu'à ton existence pour le soutien de ton opinion, écoute les dernières paroles de tes juges! Puissent-elles verser dans ton âme le baume précieux des consolations! puissent-elles, en te déterminant à

plaindre le sort de ceux qui viennent de te condamner, t'inspirer ce stoïcisme qui doit présider à tes derniers instants, et te pénétrer du respect que la loi nous impose à nous-mêmes !... *Tes pairs t'ont entendu*, *tes pairs t'ont condamné*, mais au moins leur jugement fut pur comme leur conscience, au moins aucun intérêt personnel ne vint troubler leur décision. Va, reprends ton courage, rassemble tes forces, envisage sans crainte le trépas; *Songe qu'il n'a pas droit de t'étonner*; *ce n'est pas un instant qui doit effrayer un homme tel que toi.* Mais, avant de te séparer de la vie, regarde l'attitude imposante de la France, dans le sein de laquelle tu ne craignais pas d'appeler à grands cris l'ennemi ; vois ton ancienne patrie opposer aux attaques de ses vils détracteurs autant de courage que tu lui as supposé de lâcheté. Si la loi eût pu prévoir qu'elle aurait à prononcer contre un coupable de ta sorte, par considération pour tes vieux ans, elle ne t'eût pas imposé d'autre peine ; mais rassure-toi : si elle est sévère quand elle poursuit, quand elle a prononcé, le glaive tombe bientôt de ses mains ; elle gémit sur la perte même de ceux qui voulaient la déchirer. Regarde-là verser des larmes sur ces cheveux blancs qu'elle a cru devoir respecter.

« Jusqu'au moment de ta condamnation, que ce spectacle porte en toi le repentir ; qu'il t'engage, vieillard malheureux, à profiter du moment qui te sépare encore de la mort, pour effacer jusqu'aux moindres traces de tes complots, par un regret justement senti ! Encore un mot : tu fus homme chrétien, philosophe, *initié*, sache mourir en homme, sache mourir en chrétien ;

c'est tout ce que ton pays peut encore attendre de toi ! »

Ce discours, fait par un frère en initiation de Cazotte, frappa de stupeur l'assemblée, mais ne fit aucune impression sur Cazotte, qui, au passage où le président tentait de recourir à la persuasion, leva les yeux au ciel et fit un signe d'inébranlable foi dans ses convictions. Il dit ensuite à ceux qui l'entouraient « qu'il savait qu'il méritait la mort ; que la loi était sévère, mais qu'il la trouvait juste (1) ». Lorsqu'on lui coupa les cheveux, il recommanda de les couper le plus près possible, et chargea son confesseur de les remettre à sa fille.

Avant de marcher au supplice, il écrivit quelques mots à sa famille ; puis, monté sur l'échafaud, il s'écria d'une voix très haute :

« Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à Dieu et à mon roi ! »

L'exécution eut lieu le 25 septembre, à 7 heures du soir, sur la place du Carrousel.

Sa fille Elisabeth, mariée à un chevalier de Plas, officier au régiment de Poitou, périt huit ans après d'une opération césarienne ; quant à son fils Scévole, échappé comme par miracle au massacre du 10 août, il mourut bibliothécaire à Versailles, le 20 juin 1853.

Les ouvrages de Cazotte ont été réunis sous ce titre : *Œuvres badines, morales, historiques et philosophiques de Cazotte*. Paris, 1776, 2 vol. in-8.

JOANNY BRICAUD :.:.

(1) Le fils de Cazotte a protesté contre cette phrase, affirmant que son père n'avait pu prononcer de telles paroles. Elle fait cependant partie d'un récit du temps.

LA MORT ET L'AU-DELA

D'après la Tradition Occidentale (1)

I

A l'aurore du vingtième siècle et malgré les clartés éblouissantes que projette, on ne peut le nier, la science moderne dans l'obscurité de la pensée, le problème de la mort reste aussi insoluble, plus peut-être, qu'il ne le fut jamais. Le savant, attelé à son labeur opiniâtre, cherche à surprendre les secrets de la vie. Le bien-être matériel de l'humanité, la diminution de la souffrance, c'est là son seul but. Aussi, faute d'étudier les principes, plus il analyse le corps humain, moins il comprend la mort. Ce problème est rangé par lui dans l'Inconnaissable, et il passe outre. Le philosophe se perd dans les espaces illimités du plan mental, rejette orgueilleusement les déductions de ses prédécesseurs, affirme que lui seul a percé les secrets de l'insondable nature, et ses travaux se bornent en réalité à des exercices intellectuels de peu

(1) Conférence faite à la Société d'études psychiques de Nancy, dans sa séance du 4 octobre 1903, par M. G. Phaneg.



de portée. Écrasés par le poids terrible de leurs dogmes matérialisés, les prêtres des diverses religions occidentales ne profèrent plus que des paroles vides, ont perdu la vie du cœur et ne peuvent donner aux âmes inquiètes que des consolations banales, des indications fausses sur ce qui attend l'homme après la mort. Aussi, bien que la mort soit peut-être le problème qui devrait le plus nous passionner, puisque nul au monde ne peut l'éviter, son nom seul est banni de nos conversations, et il est de mauvais goût d'en parler. C'est une chose dont on n'aime pas à se souvenir au milieu des fêtes et de l'ardente recherche du plaisir. Le mal a fait de nos jours tant de progrès que non seulement le satisfait, celui qu'on est convenu d'appeler — oh ironie ! — l'heureux de ce monde, fait montre de cette crainte superstitieuse, mais même le pauvre, écrasé par le poids des infortunes, étale un désolant scepticisme en ce qui concerne la radieuse espérance d'une vie meilleure. Nulle part, l'homme ne considère *réellement* la mort comme une délivrance. Les plus religieux d'entre les êtres, à part quelques exceptions, n'envisagent la mort qu'avec trouble, avec effroi : ils tremblent à l'idée du Juge terrible qu'on leur a tant de fois décrit et cherchent vainement dans leurs dogmes un renseignement logique sur ce qui les attend après cette vie. Il est donc incontestable que, actuellement, le savant, le philosophe et le prêtre sont dans l'incapacité absolue de nous donner la moindre lumière sur ce sujet. L'obscurité reste entière.

En admettant que la masse de l'humanité cesse un

moment de courir à ses plaisirs et à ses affaires pour se demander d'où elle vient, où elle va et pourquoi la vie, ceux qui sont chargés de l'instruire resteraient muets ! Le prêtre lui dirait bien de se préparer à une bonne mort par une bonne vie, lui enseignerait qu'aussitôt après la mort nous devons comparaître devant Dieu pour être jugés ; après quoi, le purgatoire, le ciel ou l'enfer nous attendent. Le théologien envelopperait cela de beaucoup de métaphysique, et ce serait tout. Le savant ne répondrait même pas. Quant au philosophe, il ferait de la philosophie, et c'est tout dire. Voilà la situation actuelle ; elle n'a rien d'exagéré, et les plus belles découvertes de la science ne l'amélioreront pas si elles continuent dans la même voie. Est-ce à dire que tout espoir est perdu et que le voile ne s'est jamais écarté, qui sépare ce que nous appelons la Vie de ce que nous appelons la Mort ? Bien loin de là, et de tout temps les âmes, que ne satisfaisaient pas les enseignements officiels, ont cherché à percer le mystère ; beaucoup y ont réussi en partie. J'ai aujourd'hui le désir de vous donner une idée de ce que les hommes ont pu comnaître sur notre future destinée. La tâche est ardue, et je ne me fais pas l'illusion que je l'accomplirai en entier.

II

La Tradition Occidentale.

Nous disions tout à l'heure que la science actuelle a tout à fait délaissé l'étude de l'homme spirituel ; le

tangible, le matériel seuls l'intéressent, et elle ne peut résoudre des questions qui sont cependant autrement importantes que l'invention du téléphone et de la télégraphie sans fil. Je ne puis ignorer l'existence de certaines societés qui étudient les problèmes de la constitution humaine et de l'existence après la mort avec les mêmes moyens dont elles se servent pour approfondir les différentes manifestations matérielles. Qu'on me pardonne une opinion peut-être un peu trop arrêtée, mais je ne crois pas qu'elles puissent jamais arriver à une conviction en suivant la voie qu'elles se sont tracée. Ce n'est pas, en effet, par une conception du cerveau que nous pouvons avoir la preuve de la vie après la mort; c'est par la partie de nous-même qui, justement, est immortelle. Ce sont les sens développés de l'homme-esprit qui nous permettent d'avoir une certitude à ce sujet et non les yeux de notre corps. C'est dans notre interne, en un mot, que les morts doivent nous apparaître et non nos sens extérieurs qu'ils doivent frapper. Donc, bien que tout effort soit digne de louange et qu'il ait fallu aux hommes qui ont constitué les sociétés dont je parle un vrai courage et une rare abnégation, ce n'est pas à eux qu'il faut nous adresser. Ils font fausse route et arriveront tout au plus à redécouvrir à grand'peine quelques-unes des facultés les plus inférieures de l'homme régénéré. Mais, si notre science humaine est bien jeune, si notre race blanche atteint à peine l'adolescence, il ne faut pas oublier, et je puis malheureusement en donner la preuve ici, qu'une civilisation et une science prodigieuses ont existé sur la terre dans un passé

extrêmement lointain. Cette science merveilleuse ne s'est pas perdue avec la disparition de la race où elle avait pris naissance. Elle a été recueillie dans des documents sur lesquels le temps n'a aucune action et, d'âge en âge, elle s'est transmise à un certain nombre de sages, dont les descendants vivent encore aujourd'hui parmi nous. Peu à peu, avec prudence, dans le cours de l'évolution de notre race, des bribes de cette science prodigieuse ont été mises à la disposition de l'humanité grandissante. Tour à tour écoutés et méprisés, les dépositaires de la science sacrée ont poursuivi leur divine mission. Depuis quatre siècles surtout, leurs enseignements sont dédaignés, et, aujourd'hui, quelques rares adeptes seuls les comprennent et essaient de les répandre le plus possible. Eh bien, c'est à ce savoir caché, occulte, comme on l'appelle, que tous ceux qui veulent comprendre doivent s'adresser. Plus de cent fois séculaire, n'ayant jamais varié dans ses renseignements, il mérite tout notre respect. C'est cette vénérable tradition que je vais suivre pour essayer d'éclairer un peu le sombre problème de la mort.

*
* *

J'ai tenté ici même de vous expliquer, il y a quelques mois, les théories de la tradition occidentale sur l'univers. Je craindrais donc de faire double emploi en les répétant aujourd'hui. Je voudrais vous rappeler seulement en quelques mots que la science antique a divisé l'univers en trois mondes ou plans correspondant respectivement aux faits (monde physique), aux lois (monde astral), et aux principes

(monde divin). Ces trois mondes s'interpénètrent étroitement sans se confondre. Ce ne sont pas des lieux, mais des états d'être. Même à travers notre organisme physique, leur influence se fait sentir, nous pouvons être momentanément en harmonie, à l'état de veille, avec le monde astral et même ressentir parfois l'influence du plan divin. Qu'il me soit permis de répéter ici l'analogie du sculpteur pour mieux faire comprendre ce que peut bien signifier cette division de la science antique : un sculpteur veut faire une statue ; il en cherche d'abord l'idée qui, bien que douée d'une vie réelle, n'est pas perceptible pour nos sens ordinaires. Grâce aux entraînements qu'il a subis, l'artiste en devient plus ou moins conscient ; il a de plus devant lui une matière plastique quelconque sur laquelle il veut agir, de façon à rendre visible pour tous son idée invisible. Mais, un intermédiaire est nécessaire et ce sont ses mains qui vont servir de lien entre sa pensée et la matière inerte qu'il veut faire vivre.

De même, le monde physique est une pensée de ce grand artiste qu'on appelle Dieu, pensée qui a d'abord existé en principe comme l'idée de la statue et qui a été réalisée matériellement à l'aide d'un intermédiaire. Eh bien, cet intermédiaire a été appelé par les anciens : plan astral. C'est le lien permanent entre l'esprit créateur et la matière perpétuellement créée. Nous allons l'étudier maintenant ou tout au moins essayer de nous en faire une légère idée.

A ce sujet, permettez-moi d'insister encore sur un côté spécial de la science secrète. L'occultiste ne peut

qu'enseigner, non discuter ou démontrer ; il faut que l'étudiant fasse crédit, admette un moment comme certain ce qu'on lui dit. Je puis affirmer que les preuves viendront à leur heure, absolues, indiscutables, mais il faut attendre. Retenons donc les distances de ces trois mondes et surtout celles d'un plan dit astral, car c'est de lui dont nous aurons surtout à nous occuper pour l'étude de ce qui se passe à la mort.

Je vous ai dit en quelques mots ce qu'est la tradition occidentale et quels sont ses enseignements principaux sur l'univers; nous allons maintenant, avant d'étudier la mort proprement dite, voir un peu en détail ce qu'est ce plan astral dont je viens de vous parler.

Nous étudierons ensuite la constitution humaine et les principes qui survivent au corps physique.

III

Le plan astral.

Parmi les conceptions présentées aux débutants en l'étude de la science antique, il n'en existe peut-être pas de plus compliquée que celle du plan astral. En effet, dans cet état subtil, la matière présente de grands changements, elle acquiert des propriétés totalement inconnues à la matière physique. Le temps et l'espace n'ont pas dans ce plan la même action que dans l'état physique.

En somme, bien que les objets terrestres y aient

leur double, bien que les paysages astraux rappellent de très près ceux de la terre, tout y est en mouvement tellement rapide, certains êtres qui vivent dans ce plan peuvent changer leur forme avec tant de vitesse que l'observateur novice est entièrement dérouté.

Cependant, si seules la vision et l'étude personnelles du plan astral peuvent être réellement intenses et vivantes, quelques raisonnements peuvent aider à la compréhension mentale des plans invisibles de la nature. Un de nos maîtres a dit que le visible sur notre terre était toujours une manifestation de quelque chose d'invisible. Les caractères visibles d'un livre manifestent l'idée invisible d'un auteur; la forme extérieure d'une plante dévoile ses propriétés, etc., etc. De même la nature visible tout entière doit être la preuve d'une nature plus subtile qui ne tombe pas sous nos sens et que nous ne connaîtrions pas plus, si elle n'était pas manifestée, que nous ne pourrions, sans le livre, avoir notion des idées de son auteur. Les découvertes modernes de la science peuvent servir à nous faire admettre la possibilité de l'astral : les rayons Rœntgen, les ondes hertziennes sont certainement des modalités de la force unique se rapprochant beaucoup de la matière astrale. Mais ce qui peut servir surtout à nous faire comprendre l'astral, c'est ce qu'on appelle l'état de rêve. Nous nous souvenons tous, en effet, que, dans cet état, nous n'éprouvons aucun étonnement à nous trouver en même temps à Paris et à Marseille, par exemple. Nous causons avec les morts de la façon la plus naturelle, et les choses les plus extraordinaires ne

nous font même pas sourciller. Nous commençons même souvent, dès cette vie, des exercices dans l'état de rêve qui nous faciliteront nos premiers pas de l'autre côté. Nous volons, nous glissons sur la terre et sur l'eau avec une rapidité qui exclut l'idée de temps et d'espace. L'étude de nos rêves est donc excessivement importante et nécessiterait un long travail. Si donc vous voulez faire un aperçu de ce plan astral qui revient dans les écrits traditionnels, souvenez-vous de vos rêves, étudiez-les et cela vous aidera beaucoup. En rêve, nous passons, en effet, dans un des appartements de notre grande maison invisible, nous sommes tous plus ou moins en plan astral.

(*A suivre.*) G. Phaneg.



LE PSYCHODORISME

Han Ryner & sa philosophie

Han Ryner a publié douze volumes et fait des centaines de conférences. Les articles qu'il a dispersés dans les journaux et les revues sont nombreux. Il y a dans tout ce qu'il écrit des pensées notablement originales enfermées en une forme admirable. Son éloquence, ardente et pleine, le fait applaudir, dès qu'il parle, par ceux-là mêmes qui sont les adversaires de sa pensée ou les ennemis de sa personne. Pourtant Han Ryner est un grand méconnu, presque un inconnu.

C'est, disons-le, parce qu'il méprise à un degré extraordinaire *la vile publicité*. C'est qu'il s'intéresse toujours au livre qu'il écrit ou qu'il va écrire, jamais à celui qu'il vient de publier. C'est, en un mot, qu'il donne sa copie et sa parole à qui la lui demande et se refuse à l'offrir lui-même. Il vit dans un fier isolement, hostile à toute démarche, incapable d'aucune concession, indifférent au succès immédiat, indifférent même à la gloire. Il a écrit sur les puis-

sants, sur tous ceux qui peuvent servir ou nuire, les vérités les plus cruelles. Il rit de la conspiration du silence dont il est entouré. Qu'importent les détails à cet « homme des solitudes intellectuelles ? » Nous savons de lui de beaux vers où il se compare à un arbre dans un jardin fermé dont la clef est perdue et où personne n'entrera jamais :

L'ignorance de tous me fait pour tous stérile.
Dans le vide j'étends, heureux, mes bras fertiles.

Ce qui lui importe, c'est de ne jamais se préoccuper d'autre chose que de sa beauté intérieure. Il écrit et il parle pour se sculpter lui-même. Ecoutons-le : « *Toute parole sortie de moi revient vers moi, et dégage un peu plus ma beauté intérieure, si elle fut, cette parole, une sincérité absolue ; sinon, elle me modèle au rythme de son mensonge et de sa lâcheté.* »

On l'a entendu faire la même conférence dans un milieu libertaire, dans une Université populaire et dans un salon aristocratique. Là, c'était en veston, ici en habit. Mais nulle concession de forme ni de fond dans sa parole ; et même il n'était pas plus agressif dans un endroit qu'en l'autre. Il était partout la flamme qui ignore quelles mains se tendent vers elle. Il veut toujours être un homme, non un rôle. Les applaudissements ne le troublent pas, ni les murmures, ni les contradictions, et le silence le plus glacial le laisse aussi ardent, car il ne veut même pas se préoccuper du résultat extérieur de sa parole.

« *L'auditeur sur qui nous voulons avoir une influence, déclare-t-il, influe d'abord sur nous et l'ora-*

teur le plus noble d'intention est un Lorenzaccio. On sait ce que deviennent les Lorenzaccio et que c'est toujours le rôle qui finit par tuer l'homme.

« Pour réussir, il faut consentir à une tactique, et la tactique est la meilleure école de la mauvaise foi. »

Il y a de tout, dans son œuvre méconnue. Il y a des vers, qu'il déclare médiocres, et que quelques uns s'obstinent à admirer. Il y a des romans qui sont des études passionnément fouillées et vivantes. « *Si près de la vie* ! » s'écriait Alphonse Daudet, devant *l'Humeur Inquiète* et la *Folie de Misère*. Il y a surtout une philosophie profonde, géniale a-t-on dit, dispersée dans toute l'œuvre, groupée dans le plus beau de ses livres : *Les voyages de Psychodore.*

C'est cette philosophie, — le psychodorisme, comme disent déjà quelques initiés, — que nous voudrions exposer ici.

Han Ryner a-t-il passé, comme tant d'hommes de sa génération, par le positivisme ? Peut-être. Mais comme puissamment il s'en est dégagé !

Il expose quelque part la fameuse doctrine « des trois états ». Puis, comparant les trois états de la pensée aux trois états des corps, il raille la rigide chronologie d'Auguste Comte.

« A une certaine époque, dit il, la terre ne fut que gaz et la pensée ne fut que théologie. Mais le grand bouillonnement liquide de la deuxième époque était entouré de matières gazeuses, et le rêve métaphysique ne supprima pas le sentiment religieux. Depuis qu'il existe des corps solides, les liquides continuent à couler et l'air enveloppe le globe d'un manteau d'azur. Peut-être

un jour le froid solidifiera définitivement les liquides et les gaz terrestres ; auparavant il aura tué toute vie. »

On le voit, sa philosophie ne va pas contre les données de la science, et il est loin de proclamer, ô Brunetière, la faillite de la science. Mais les méthodes scientifiques ne sont plus de mise quand on écoute aux portes du mystère l'étrange bruit de plein qu'elles rendent. Ici les tentatives doivent être toutes différentes.

Le sentiment religieux (*exprime-t-il*) *conquiert le mystère par l'amour ; le rêve métaphysique envahit le mystère par le concept de l'unité. Mais il ne faut pas confondre les objets de nos trois avidités intellectuelles. N'essayons pas de capter le vent dans nos mains et de saisir le rêve religieux ou métaphysique dans la maladresse d'une affirmation. On ne solidifie pas l'air qu'on veut respirer. L'intelligence est singulièrement amoindrie par la négation du mystère ; elle est détruite par l'affirmation précise sur la nature du mystère.*

Et il recommande de ne pas « *alourdir en science fausse ce qui doit rester une poésie vraie* », de ne pas enlever au rêve sa beauté, c'est-à-dire « *le flottement libre de son manteau d'incertitude, de lumière et de pénombre* ».

Comment exprimera-t-il donc sa pensée métaphysique ? Comment enlèvera-t-il aux mots « *leur venin d'affirmation* » ? En revêtant sans doute sa pensée des symboles harmonieux ! Nous serions assez de son avis, car nous ne connaissons pas de philosophie réelle sans symbolisme. Et les *Voyages de Psychodore* sont

une suite de symboles d'une clarté merveilleuse, mais où toujours la lumière vibre et s'agite.

Il faut cependant distinguer dans le livre deux parties. Il y a ici des symboles moraux et des symboles métaphysiques. Les idées métaphysiques sont toujours proposées comme des rêves venus d'une réalité intangible, comme des nuages aux formes flottantes, dont il ne faut rien affirmer, sinon « *de quel marbre liquide sont faites les statues fuyantes et quel soleil puissant et quels vents capricieux en sont les infatigables sculpteurs* ».

En revanche, les vérités morales sont posées par Han Ryner avec une netteté et une précision rares :

Bonheur, malheur, vous êtes des formes. Les Moires nous fournissent la matière noble ou vile, mais nos âmes, sculpteurs vaillants ou lâches, nous réalisent.

Les âmes de la plupart des hommes paraissent à Psychodore « *faites de mille troubles, torturées de mille besoins et de mille besognes, dispersées en mille petites mains de fièvre. L'âme de Socrate ou l'âme de Diogène se dressait harmonieuse comme le loisir d'une belle statue, comme la pensée sereine d'Athéné ou comme le sourire facilement triomphal d'Aphrodite.* »

Mais les symboles moraux, les *Statues* et les *Laborieux*, par exemple, sont à lire, surtout pour leur géniale beauté poétique, pour la puissance harmonieuse de l'imagination qui s'y révèle. Au fond, la morale de Han Ryner n'a rien de bien nouveau et ne s'éloigne guère de l'orthodoxie stoïcienne. Nous l'avons entendu maintes fois l'exposer directement, sans sym-

boles, dans des conférences populaires. Et, quoique renouvelée par une méthode personnelle, elle est, dans ses conclusions, d'un stoïcisme absolu. Voici à peu près comment Han Ryner l'expose : Toutes les morales se ramènent au servilisme (morale d'esclaves), au dominisme (morale de maîtres), au fraternisme et à l'individualisme. Le dominisme, la morale de Nietzche, par exemple, et le servilisme sont les deux formes du mensonge et, qu'on l'avoue ou non, se nécessitent l'une l'autre. On ne conçoit pas d'esclaves sans maîtres, ni de maîtres sans esclaves. Fraternisme et Individualisme sont les deux faces complémentaires de la vérité morale. On n'a jamais proclamé l'un sans l'autre. Jésus, le plus grand des fraternitaires, est un individualiste. Il veut que nous obéissions non à des hommes, mais «*à un Dieu, que je ne puis découvrir qu'en moi et qui ne me parle point par des bouches officielles* ».

Les stoïciens, d'autre part, proclamèrent aussi haut que Jésus la fraternité humaine. Il y a cependant entre Jésus et les stoïciens une grave différence de méthode : *Aime ton prochain comme toi-même* ne saurait être le premier commandement. Il faut, avant d'aimer autrui comme soi-même, savoir d'abord s'aimer. D'autre part, on ne peut pas s'ordonner d'aimer. On n'a pas sur ses sentiments un pouvoir si direct. Donc la méthode de Jésus est inefficace, et l'histoire démontre qu'elle n'a fait aucun bien à l'humanité. Ce fut une parole vaine.

Nous pouvons, au contraire, fixer notre attention et le premier précepte moral logique doit être : « *Con-*

nais-toi toi-même. » Se donner d'abord est une mauvaise méthode pour se réaliser, et on risque de se donner à des mensonges. Par contre, se connaître et se réaliser est la bonne méthode pour donner ensuite, en se livrant, une valeur réelle, et pour se donner uniquement aux réalités.

La grande originalité de Han Ryner est d'ordre métaphysique et théologique. Dans un temple abandonné, Psychodore soulève, l'un après l'autre, les voiles d'Isis. « *Sous le dernier voile, au centre du mystère, il n'y avait rien* ». Mais Psychodore, en une puissante méditation : « *Ces prêtres barbares connaissaient un peu la vérité ; et leur symbole pauvre bégaie les premières syllabes de la phrase interminable qui est l'univers... O prêtres vite lassés, on n'atteint jamais, pour tant de voiles qu'on soulève, au voile dernier. Il n'y a pas d'ultime apparence et tous les efforts pour approcher du centre nous laissent à la circonférence.* »

Puis, agenouillé, il adore :

« *Un, tu es le père des nombres. Mais dès lors que tu existes, tous les nombres existent ; et les nombres sont infinis... Sans toi, Un, nul nombre ne serait. Si un seul de vous, nombres, pouvait manquer, tous ses frères tomberaient au néant et l'Un avec eux.* »

Ailleurs, un barbare rencontré explique à Psychodore comment Dieu s'efforce de se fuir lui-même dans toutes ses créations. Et le barbare continue, dans une inspiration sublime :

« *Centre, tu rayonnes, essayant de t'évader de toi-même. Tu t'élargis, toi et ta souffrance. O cercle, tu*

t'agrandis, dans l'espoir fou d'être le cercle qui sortira du cercle. Mais Dieu, quoi qu'il fasse, est toujours partout. Il est le non-être apparent qui complète toutes les apparences. Il est pour chacun tout ce qui s'étend en dehors de ses limites. Tu marches, tu vis, tu respires en Dieu. Tu es une île flottante que cette mer inonde et transporte. Tu es un présent pauvre. Mais il a pris déjà tous tes hiers et il possède tous tes demains. Tu as pour viatique, dans ta course éternelle, quelques misérables souvenirs changeants. Il est tous tes oublis, et toutes les prévisions qui te manquent. Il est, dans l'instant même que tu crois à toi, tout ce que tu ignores de toi. Dans la tête du taureau ou du lion, il est la pensée humaine qui souffre comme souffre au ventre de la mère l'enfant qui n'est pas encore... Homme, animal, plante, pierre, vous êtes d'apparents sommeils de plus en plus profonds. Mais Dieu est, en chacun de vous, la veille éternelle grâce à quoi le sommeil rêve et s'agite. Par chacun de ses efforts impuissants vers le non-être, innombrablement, il EST... »

Sur la destinée humaine, les méditations de Han Ryner ne sont pas d'un moindre intérêt :

« *Il y a des changements pour tes yeux, voyeurs de minces superficies, et chaque réalité porte dans l'éternité des vêtements innombrables. Mais, sous les vêtements que lui enlève sa servante la mort, ou sous les vêtements dont la couvre sa servante la naissance, elle reste elle-même.* »

Par contre, s'il croit à *l'éternité de la vie*, Han Ryner ne semble pas croire à une *vie éternelle*.

« *O voyageur vite fatigué*, s'écrie-t-il, *qui prends*

pour ta maison la première auberge venue! apprends-le, tu n'as point de maison et il n'y a le long de la route que des auberges. O philosophe banal, ivre de l'ivresse grossière de l'absolu! apprends-le, l'absolu n'est que la somme des relatifs et ta demeure éternelle est faite du cercle entier des auberges. Comment y aurait-il une véritable vie et que seraient, alors, les autres vies? Je suis vivant dès aujourd'hui, dès hier, depuis toujours. Me voici au bord d'un domaine un peu plus riche et un peu plus libre. J'entrevois un sommet où me sourit un peu de lumière. De ce lieu plus élevé mon regard embrassera un paysage plus large; plus doux et plus fort, un nouvel appel encouragera mon âme. »

Que de choses encore il faudrait citer! Mais toutes ces citations sont des sortes de crimes, dispersant les membres du poète et la beauté *une* de son système. Il faut lire dans le texte les symboles qui sont presque tous des chefs-d'œuvre d'expression poétique et ingénieuse en même temps que des pensées révélatrices. Il faut lire l'*Intervalle* et méditer longuement sur tous ces univers engagés les uns dans les autres.

« *Comme l'eau se glisse entre les pierres, comme l'air remplit les vases vides, des êtres et des choses impossibles à imaginer remplissent tous les néants. Le non-être n'est pas, ou plutôt il est partout, fait d'ignorances.* »

Il faut voir dans le *Lieutenant de Philippe* la merveilleuse unité et la merveilleuse complexité de la nature humaine. Il faut suivre en frissonnant, dans *les Etages*, tout le cycle d'éternité d'une âme. Il faut

admirer enfin, dans les *Dicéphales*, comment l'éternité est une actualité réalisée tout entière en chaque seconde :

« *Il y a le cercle où l'instant qui vient de passer ici est l'instant présent. Il y a le cercle où ce que tu nommes hier se nomme aujourd'hui. Il y a la grande année où tu nais en ce moment précis à celle de tes vies que tu appelles ta vie actuelle. Et il y en a où tu vis chaque instant de chacune de tes innombrables vies.* »

Et, dans une large ivresse de pensée et d'émotion, il faut s'écrier avec Han Ryner :

« *O instants, ô coupes dans chacune desquelles je bois l'Eternité entière. O instant, tu es parfois dans ma main tremblante la coupe d'améthyste qui attriste toute l'Eternité. Mais tu es souvent la coupe d'or qui fait rire vers ma bouche joyeuse l'Eternité toute. Et tu es, ô instant présent, la coupe d'émeraude où l'Eternité se resserre et s'élargit, se soulève et s'apaise comme une mer d'espérance.* »

Que de merveilles encore nous voudrions signaler! Voici le début du livre, les *Enracinés*. Pauvres êtres immortels mais immobiles, tandis que nous avons « *l'angoisse de la durée, ils ont l'angoisse de l'espace, et les sottises et les folies qu'ils disent sur le monde étendu correspondent à nos erreurs sur le monde qui persiste.* »

Il faut lire ce spirituel et poétique déplacement des absurdes négations matérialistes ou positives. Et les *Rétrogrades* qui vivent leur vie au rebours de la nôtre, qui connaissent leur avenir et oublient le passé à mesure qu'il s'écoule. Ah ! comme ingénieusement

ils nous apprennent que *« le temps comme l'espace est indifférent à notre marche.»* Un rétrograde déclare : *« Tous les possibles comme tu les appelles, tués avant leur naissance par le réel, sont des impossibles. »*

L'esprit de Han Ryner est coutumier de ces audacieux coups d'ailes, et il serait même impossible d'indiquer les plus audacieux. Ce qui est le plus clair dans sa prose savante, dans l'habile tissu de son livre, deviendrait, une fois détaché, incompréhensible. Pouvons-nous seulement essayer, par exemple, d'exposer sa doctrine sur les trois dimensions du Temps? Les termes semblent absurdes, et en lisant les *Voyages de Psychodore* nous y trouvons une vérité profonde et d'une clarté éblouissante.

Oui, chers lecteurs, vous y trouverez des satires enfermées en des contes dont la fantaisie géniale dépasse les plus étonnantes affabulations d'Edgard Poë. Vous y trouverez dans les *Laborieux*, dans les *Pitaniates identiques*, dans dix autres récits, des visions effarantes d'une grandeur vraiment dantesque. Vous y trouverez surtout, dans une forme toujours magistrale, sous des symboles qui sont des vêtements de lumière, une philosophie noble, synthèse étrangement nouvelle des traditions les plus sûres et des divinations les plus étonnantes.

En résumé, nous nous sommes donné une joie, accomplissant un devoir, en signalant aux lecteurs de *l'Initiation*, les amis de la beauté et de la pensée, le point du désert où chante une des voix les plus harmonieuses et les plus profondes qu'on puisse entendre.

ETIENNE BELLOT.

AU PAYS DES ESPRITS

(*Suite.*)

Extraits du journal de John Cavendish Dudley,
esq. de Londres.

« Je dispose de très peu de temps, dit-il, et mon pouvoir pour vous parler est très limité. Mon bien-aimé fils court un terrible danger. PENDANT NEUF JOURS NE L'APPELEZ PAS ; NE CHERCHEZ PAS A CONNAITRE SON DESTIN. Aussitôt après, je reviendrai parmi vous et vous dirai ce qu'il y aura à faire. Mes torts envers le chevalier sont très grands, et je vous demande, John Dudley, de m'aider à les réparer. Trop orgueilleusement, j'ai voulu expérimenter les forces sacrées d'une âme et je ne pourrai trouver la paix qu'après avoir racheté mon erreur. Aidez-moi ! » Il se tut ; un charme pesait sur nous ; et pas un des assistants ne fut capable de bouger ou de répondre. Quant à moi, ma langue était collée à mon palais. Une horreur indicible me dominait et j'aurais donné beaucoup pour pouvoir détourner les yeux de la pâle et anxieuse figure que je distinguais nettement, malgré le peu de

lumière. Von Marx laissa tomber sur moi un regard si suppliant et en même temps si perçant qu'il me sembla que je ne pouvais plus supporter sa vue ; mais, au même moment, il se fondit progressivement à nos yeux et disparut. La pièce fut violemment secouée, tous les objets furent jetés de côté et d'autres, les lampes s'éteignirent, de profonds soupirs, des grognements résonnèrent dans l'appartement dont l'atmosphère devint suffocante... « Ciel, qu'est-ce que tout cela ? » s'écria un des membres. « Laissez-moi partir. Je ne puis rester dans cette terrible chambre », dit un autre. En un instant, le mouvement vers la sortie devint générale ; les tentures furent repoussées et les assistants, en une agitation extrême, parcoururent la loge en tous sens.

Je n'avais pas quitté ma place, regardant toujours l'endroit où avait été l' « esprit atmosphérique », lorsqu'une de nos lucides me dit rapidement : « M. Dudley, M. Dudley, levez-vous, ce n'était pas une âme volonté ! c'était l'esprit du professeur ! Hâtez-vous, courez vers son appartement, je crains qu'il soit trop tard ! Il est mort. Je suis sûre qu'il est mort, et le pauvre chevalier est seul sur la terre ! »

6 *mars*. — Oui, le professeur Von Marx est mort ! Nous nous séparâmes immédiatement après la scène que je viens de résumer et, accompagné du vénérable lord V..., notre président, je me rendis en hâte à la demeure du professeur. Il était près de minuit quand nous arrivâmes à la vieille maison où tout était bouleversé. Le professeur avait donné ordre de le prévenir à 6 heures du soir, et lorsque son domestique en-

ra dans la chambre il le trouva mort et déjà froid. Des soins médicaux lui avaient été prodigués sans résultat et les docteurs avaient prononcé les mots d'apoplexie et de maladie de cœur.

10 *mars*. — Ma position devient très embarrassante, on m'informe que, le soir de la mort de son père, le chevalier est venu et a monté les escaliers sans dire un mot. Le matin il avait disparu sans prévenir personne. Nul ne sait dans quelle direction il est parti, ni même comment il a appris la mort du professeur. C'est un mystère. Après tout ce n'est peut-être pas le chevalier qu'on a vu, mais son double.

Pour ma part, je me demande vraiment jusqu'à quel point nous avons le droit de lever le terrible voile qui sépare la matière de l'esprit. La moitié du temps, je ne sais pas par qui je suis entouré, j'ignore comment distinguer les vivants des fantômes !

Je suis extrêmement inquiet sur le sort du chevalier, mais je n'ose pas commencer les recherches avant que les neuf jours soient écoulés.

11 *mars*. — Aucune nouvelle du chevalier. Mes hommes d'affaires me pressent de rechercher le jeune héritier du professeur et mes meilleurs amis commencent à s'étonner que je ne fasse rien. Mes serviteurs eux-mêmes me regardent furtivement d'un air soupçonneux.

Enfin, je suis obligé de résister aux prières de ma femme et de mes enfants, qui sont persuadés que le chevalier a été enlevé par le même pouvoir magique qui a tué Von Marx. Je ne puis cependant pas leur expliquer pourquoi je suis résolu à ne commencer

mes recherches qu'au bout de neuf jours. Nous avons tenu deux séances au cercle orphique ; mais, hélas ! les visions paraissent terminées. Nos somnambules sont trop troublées pour avoir la passivité nécessaire. Elles sont toutes d'avis cependant que le chevalier est encore vivant et destiné à sortir de l'état où il est et à atteindre une haute élévation.

15 *mars*. — Ce soir notre inactivité va cesser et à 10 heures le cercle orphique se réunira pour s'entendre, avec l'aide des pouvoirs invisibles, sur les démarches qu'il convient de faire pour retrouver notre malheureux ami. Parmi toutes sortes d'ennuis, j'ai fidèlement obéi aux ordres du mystérieux fantôme, et cette nuit, la neuvième depuis l'apparition de Von Marx, nous saurons jusqu'à quel point nous pouvons attendre de l'aide du monde invisible ; si ce secours nous manque, dès demain nous commencerons nos recherches.

Séance du 15 mars. — A 9 heures du soir, l'ouverture fut faite comme d'habitude. Nos quatre néophytes se placèrent près des autels, avec les miroirs appropriés. Les quatre lampes furent allumées, les brasiers remplis, et les parfums brulés. Aussitôt après les chants d'ouverture, on commença les invocations ; les lampes presque aussitôt baissèrent en tremblotant (ce qui indique toujours la réponse des Esprits) et s'éteignirent bientôt. La chambre ne fut plus éclairée que par les flammes colorées des brasiers.

Autour de l'autel central, les miroirs commencèrent à refléter des étincelles lumineuses. Nous remarquâmes aussi, avec un mélange d'intérêt et de crainte,

de petites langues de flammes et des globes lumineux qui apparaissaient à différents points de la salle, voguaient un instant dans l'air et disparaissaient graduellement près de l'autel. Puis, nous observâmes que toute la chambre devenait de plus en plus lumineuse.

Cette lumière fut bientôt plus vive que celle des brasiers et toute la pièce fut éclairée comme par un doux crépuscule. A cet instant nous découvrîmes autour de l'autel central un cercle de rampantes, sombres formes à la tête voilée, aux robes obscures. Elles semblaient assises sur une rangée de sièges aux contours indécis qui paraissaient monter jusqu'au plafond comme un amphithéâtre romain. Bien que clairement visibles dans le mystérieux crépuscule qui régnait dans la chambre, ces spectres ne cachaient pas les objets matériels qui brillaient à travers eux.

En comparant mes notes avec celles des autres membres, je constate que ce que je viens de décrire rapidement avait été perçu par tous de la même façon. Cependant, les témoins seuls de cette scène pourront comprendre, car aucun mot ne serait capable d'exprimer l'impression de terreur produite sur les âmes par cette immense réunion d'ombres sans formes et sans nom. Je puis maintenant contempler la mort et les champs de batailles meurtriers, je puis assister à d'épouvantables catastrophes, rien n'égalera l'horreur insupportable de cette réunion de fantômes. Je me souviens encore aujourd'hui nettement de cette scène que le temps n'a pu me faire oublier.

Cependant, au milieu d'un affreux silence, un mouvement soudain se produisit parmi les spectres ;

tous ils se levèrent, et, en même temps, un immense soupir remplit l'appartement. Cela ressemblait à la marche d'une foule accompagnée par le sifflement d'un vent puissant. Il était évident que *quelqu'un* venait d'arriver et que les fantômes se levaient pour le recevoir. Pendant tout ce qui va suivre, ils restèrent debout, immobiles et bien visibles. Alors, sans percevoir aucune forme, tous les membres présents entendirent une voix que l'on reconnut pour celle de Von Marx, et qui provenait du cercle de brasiers autour de l'autel central ; cette voix nous parla ainsi :

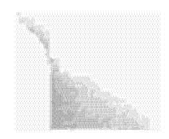
« Mon Louis est mort ; Il est couché dans un bois, près de la rivière. Je vous y conduirai par l'intermédiaire d'Estelle. Vous, John Dudley, vous amènerez le corps dans votre demeure. Prenez-le sur votre poitrine, servez-lui d'ami et de père. Votre route vers lui et toutes vos actions seront guidées par ceux qui ont soin de son âme. Chaque jour, le pain de la sagesse vous sera donné, aussi longtemps que Louis restera parmi vous, dans la vie qui vient de s'écouler pour lui ; pour moi, mon âme a pénétré la sienne, mon esprit son esprit, je l'ai brulé, absorbé, tué enfin ! Son esprit s'est envolé attiré par le mien, mais le Père des âmes a permis à ses anges de réparer le mal ; Louis renaîtra ; il combattra encore et deviendra un être nouveau. Son corps dort en ce moment, mais l'esprit n'est pas loin, porté dans les bras d'anges secourables, dont l'amour va tisser le lien vital qui le rattache à la vie mortelle.

Lorsque vous aurez enlevé le corps souffrant de son lit de mort, la réunion de l'âme nouvelle avec le corps

sera effectuée. Mis à part pour être un révélateur, épargné pour prendre sa part dans la construction du temple de la nouvelle religion, le vrai labeur de son existence va commencer avec votre aide, John Dudley. Que le Seigneur et le maître de la vie, le Père Universel, vous rende au centuple ce que vous ferez pour ma victime, mon enfant! Et maintenant partez sans perdre un instant, hâtez-vous, hâtez-vous! »

Les derniers sons semblèrent mourir en un prolongé et étrange gémissement. Les fantômes parurent vouloir reprendre leur première attitude, mais, au contraire, ils s'enfoncèrent dans le sol avec un long soupir, et disparurent à nos yeux. La lumière jaillit des brasiers; les tentures et les draperies s'agitèrent le long des murs, de doux parfums se répandirent dans la chambre pendant un instant. Quelques sons harmonieux et lointains frappèrent nos oreilles; puis tout redevint tranquille et reprit son aspect habituel, comme si cette scène n'avait été qu'un rêve agité.

Minuit sonnait aux horloges de la cité. Estelle, Lord V... et moi nous montâmes dans ma voiture traînée par quatre de mes meilleurs chevaux. La nuit était orageuse et menaçante, de lourds nuages obscurcissaient de temps en temps la lune, et jetaient leur ombre noire sur la route que notre attelage traversait au galop. Notre clairvoyance, plongée dans un sommeil profond, nous dirigeait. Deux domestiques montés nous suivaient. Nous traversâmes Hampstead Heath, et, guidés par notre admirable somnambule,



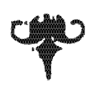
nous quittâmes plusieurs fois la route tracée. Enfin, vers le matin,après cinq heures de voyage, nous atteignîmes les rives d'une rivière rapide et la lisière d'un grand bois.

Cet endroit m'était complètement étranger. Estelle, nous faisant signe d'arrêter, resta pour un moment immobile et son silence me fit craindre qu'elle ait perdu le fil mystérieux qui l'avait guidée jusqu'alors. Mes doutes ne furent pas de longue durée, et l'espérance envahit de nouveau mon cœur, lorsque je vis la jeune fille nous faire signe de descendre et de donner la voiture et les chevaux à garder aux grooms qui attendaient des ordres. Puis criant : Suivez-moi, elle s'élança dans le bois. Ses pas étaient si légers et si rapides, que Lord V... et moi nous éprouvâmes de grandes difficultés à suivre sa robe blanche, visible dans les ténèbres. Pendant que nous avancions, luttant péniblement parmi les broussailles et les branches d'arbres à moitié brisées, nous aperçûmes dans le lointain une vive lumière qui monta dans les airs et descendit vers la terre, où elle sembla voltiger quelques secondes avant de s'éteindre. Au même moment, un cri d'Estelle nous fit hâter le pas, et bientôt nous arrivâmes sur les bords d'un ravin, où nous trouvâmes Estelle, dans son état normal, les joues sillonnées de larmes, agenouillée auprès du corps froid et sans vie de celui que nous étions venus chercher. Ses vêtements étaient trempés et déchirés par la pluie ; son visage plus blanc que la neige, ses yeux fixés sur les étoiles silencieuses avec l'expression terrible de la mort, et ses mains décharnées serraient

convulsivement des mottes de terre et de gazon. Telle était la forme autrefois si belle du malheureux chevalier.

Sans perdre un instant, je pris dans mes bras le cadavre (car à ce moment c'était bien un cadavre) et avec l'aide de Lord V... je le portai dans la voiture. Avant midi Louis était à l'abri chez moi. Ce fut un bien pénible spectacle pour ma femme et mes enfants de contempler ce squelette, qui n'avait plus rien de la grâce et de la beauté d'autrefois; mais je savais que les pouvoirs invisibles étaient capables de lui rendre la vie. Je savais que Louis avait devant lui l'avenir et que la main de la destinée avait la puissance de le retirer du cercueil. Aussi, lorsque les médecins m'avertirent que les faibles battements du cœur semblaient promettre que mes soins ne seraient pas inutiles, je ne fus ni surpris, ni ému, seulement je constatai que le devoir solennellement confié par Von Marx ne m'avait pas été imposé en vain.

(*A suivre.*)



L'état de Rêve [1]

L'homme a toujours été très fortement attiré vers l'étude du sommeil et des rêves : Toute l'antiquité a cru à l'importance des songes ; on pourrait sans peine le prouver. La volonté des dieux se manifestait dans le sommeil sacré des temples et rien de grave ne se faisait sans consulter l'oracle. Au moyen âge la croyance aux rêves était universelle et de nos jours, malgré l'incrédulité générale, on retrouverait facilement, parmi les âmes simples, des traces nombreuses de l'importance accordée de tout temps aux songes lucides.

D'innombrables théories religieuses, philosophiques, physiologiques et scientifiques ont été émises pour expliquer la vie mystérieuse du sommeil. Les uns ont enseigné que les rêves étaient analogues au délire ; d'autres qu'ils étaient produits par un excessif afflux de sang au cerveau ou qu'ils dépendaient entièrement de la digestion. Pour certains physiologistes on doit chercher la solution du mystère dans la loi universelle de polarité. Le sommeil et la veille se-

(1) Conférence faite le 2 octobre 1904 à la Société d'études psychiques de Nancy par M. G. Phaneg.

raient alors les pôles d'ombre et de lumière de la vie organique. Un médecin Allemand dit, ce qui n'explique pas grand chose, que le rêve est un réveil graduel d'activité dans les organes de l'imagination, On n'aurait donc d'imagination qu'endormi ?

M. Maury, dont l'ouvrage sur les rêves est encore classique, explique tout par les images de la mémoire, un peu ce qu'on appelle subconscience aujourd'hui.

Certainement, cette clef peut servir à faire comprendre un certain nombre de rêves, mais pas tous. Enfin, un autre auteur, M. Weil, dit que le cerveau est un véritable clavier circulaire où chaque touche représente une faculté, une fonction spéciale. Lorsque toutes ces touches sont au repos, l'homme ne rêve pas. Le rêve est produit par l'abaissement de quelques touches, qui fonctionnent au hasard, sans que celle de la comparaison soit mise en action. C'est pourquoi les rêves sont incohérents.

Cette théorie, pas plus que les autres, ne donne la clef des prévisions de la vue à distance et de tant d'autres facultés qui se manifestent pendant le sommeil. Je pourrais remplir des pages et des pages en discutant, même un petit nombre des ouvrages qui ont été écrits sur les songes ; qu'il me suffise de vous dire que les opinions les plus admissibles sont celles des spiritualistes, car ils admettent l'Esprit et peuvent par conséquent se rendre compte assez facilement de tout ce qui est incompréhensible pour les matérialistes, malgré la récente invention des théories sur la télépathie et la subconscience.

Malheureusement, la connaissance du lien qui doit

exister nécessairement entre l'Esprit et le corps manque le plus souvent, même aux spiritualistes. Nous devons donc chercher une théorie qui puisse expliquer tous les faits et découvrir, dans les songes, des lois nouvelles que nous ne pourrions peut-être pas connaître sans eux. C'est encore, vous l'avez déjà pensé, à la tradition occidentale que nous allons demander de nous faire pénétrer dans ce monde peu connu des songes. J'espère vous faire voir avec quelle merveilleuse souplesse les enseignements de l'occultisme s'appliquent à notre sujet, comme ils s'appliqueront, j'en suis certain, aux futures découvertes de l'humanité dans les siècles à venir.

Le sommeil.

L'état de rêve est le reflet, plus ou moins net, d'une vie aussi intense que celle de l'état de veille; c'est la vie qui se manifeste pendant le repos du corps physique. Avant d'aller plus avant, demandons-nous comment et pourquoi ce repos est nécessaire; voyons quelles en sont les lois.

Je viens de vous dire que j'allais encore une fois demander à l'occultisme des éclaircissements et des enseignements; je voudrais ajouter que la science occulte ne méprise pas, comme certains le croient, la science officielle. Elle s'en inspire, au contraire, dans beaucoup de cas et ne fait qu'appliquer ses méthodes spéciales de synthèse et d'analogie aux découvertes modernes. Ainsi, c'est à la physiologie la plus récente que nous allons demander des renseignements sur le phénomène du sommeil.

L'homme physique se meut sous l'influence d'une force subtile qu'on appelle la force nerveuse. D'après les données les plus nouvelles, bien que non encore tout à fait admises officiellement, cette force est fabriquée dans le cervelet, et se répand ensuite dans les organes par l'intermédiaire du grand sympathique. Sans vouloir faire ici de physiologie, il est nécessaire de rappeler que le cervelet est relié au cerveau par le pédoncule cérébelleux supérieur; à la moelle et au grand sympathique par le pédoncule inférieur. Il sera facile maintenant de comprendre ce qui se passe. Tant que l'Être humain est en action, la force nerveuse se rend en abondance au cerveau et une petite partie seulement est mise en réserve dans les ganglions du grand sympathique. Au contraire, lorsqu'au bout d'un certain nombre d'heures de travail la production de la force est, sinon épuisée, du moins inférieure à la dépense, le courant nerveux change de direction, quitte le cerveau et se rend dans le grand sympathique. Le phénomène du bâillement, qui indique précisément ce changement, se produit; l'homme éprouve le besoin du repos, les yeux se ferment et seuls les organes qui ne sont pas sous l'influence de la volonté continuent à fonctionner. Cependant un peu de force est encore envoyée dans le cerveau et lui communique une activité très faible, mais suffisante pour qu'il puisse remplir le rôle qui, nous le verrons, lui est demandé dans les rêves. D'après certaines observations, l'œil se ferme le premier, le toucher et l'odorat perdent leurs facultés, enfin l'ouïe finit à son tour par s'assoupir. Le som-

meil est alors complet. La conscience, le moi réel est *ailleurs*. Cet état dure plus ou moins longtemps, la force nerveuse est de nouveau fabriquée en grande quantité, puis, lorsque les réserves sont pleines, le fluide nerveux revient vers le cerveau, plus ou moins vite, d'après les tempéraments. Le réveil se produit alors, c'est-à-dire que le double rentre dans le corps physique et que l'esprit reprend la direction momentanément abandonnée. A la suite d'une impression vive ressentie, soit par le corps physique en sommeil, soit par le double en action, la force nerveuse peut aussi être brusquement projetée dans le cerveau et déterminer ainsi le réveil avant que les réserves soient remplies, c'est pour cette raison qu'on est si *mal à l'aise* après un réveil trop brusque.

Tels sont les enseignements que j'ai reçus sur le sommeil. Ils sont, me semble-t-il, parfaitement adaptables à tous les faits connus. Voyons maintenant quelle va être pendant le sommeil la situation, l'état du corps physique d'abord, puis du corps fluidique. Vous vous rappelez probablement que notre corps physique est un simple instrument mû par notre esprit, notre *nous-même* véritable, à l'aide du corps astral, comme les organes d'acier d'une locomotive ne sont qu'un instrument sur lequel le mécanicien agit à l'aide de la vapeur. Pendant la veille, l'Esprit se sert du corps physique pour se communiquer au monde extérieur, mais dès que la force nerveuse quitte, comme nous l'avons dit, le cerveau, les relations sont interrompues entre l'esprit et le corps. Notre moi abandonne alors son action sur ce dernier

et c'est maintenant à l'aide du double astral qu'il va continuer de se manifester dans un milieu plus subtil. Ceci compris, étudions rapidement l'état des deux principes du dormeur; le corps physique et le corps astral.

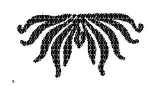
Le corps physique.

A proprement parler, l'organisme physique nous intéresse peu; constatons seulement que le corps astral inférieur, à l'aide du système nerveux inconscient, continue, malgré que l'esprit n'ait plus la direction, à faire fonctionner le cœur, la respiration, les intestins, enfin tout ce qui n'est pas sous la dépendance de la volonté. Le cerveau seul mérite de nous arrêter un moment. Toutes les cellules de notre corps ont leur intelligence propre et existent par elles-mêmes. Du fait donc que l'esprit s'est retiré, on ne saurait conclure à l'inconscience absolue du cerveau. Dans le sommeil provoqué au cours d'une opération, par exemple, le corps donne des signes certains de conscience. Les mains se portent à l'endroit où se fait l'opération, les traits expriment la souffrance, dont nul souvenir n'existe pourtant au réveil. Si nous observons un dormeur, nous verrons passer sur son visage des expressions qui indiquent bien une conscience rudimentaire et surtout la possibilité que conserve le cerveau d'enregistrer, comme dans un miroir plus ou moins fidèle, les différents actes de l'esprit dans le monde astral. Telle est la clef du souvenir au réveil; telle est la raison pour laquelle les souvenirs sont si rares, et si tronqués, l'énorme ma-

jorité des hommes ne faisant rien pour purifier leur mental.

Cet état de conscience embryonnaire du cerveau, alors qu'il n'est plus sous la direction de l'esprit, permet aussi de comprendre le mode de jugement employé dans ces rêves inférieurs, qui n'est plus celui de la veille et qui ne peut encore se rendre compte des lois du monde invisible. Ainsi, une idée, un souvenir ne se produiront plus comme dans l'état de veille mais ne seront pas perçus extérieurement comme dans la vie astrale complète. Les lois de l'association des idées, de l'espace et du temps ne se font plus sentir, comme physiquement, mais ne sont pas encore saisies comme elles le seront plus tard par l'Esprit. Egalement, la faculté d'attention, qui est peu éveillée physiquement chez beaucoup de personnes, est déjà plus développée, mais sans atteindre la perfection qui constitue une des plus grandes étrangetés du monde des rêves, c'est-à-dire cette possibilité de se concentrer à tel point sur un objet, une scène quelconque, que tout le reste disparaît absolument. On le voit, bien qu'il ne soit pas privé de conscience, le cerveau physique ne pourrait donner la clef que d'un très petit nombre de rêves. Passons donc à l'étude des divers états du corps astral pendant le repos du corps grossier.

(*A suivre*) G. PHANEG.





PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

Lettres Magiques

(Suite.)

LE MAGNÉTISME PERSONNEL

THÉOPHANE A STELLA

« Mon enfant,

« Reprends possession de toi-même ; retrouve ton calme ; reprends haleine. Celui que tu aimes n'est pas perdu ; il est en danger, c'est vrai ; il a des ennemis nombreux ; mais lui seul peut se procurer la victoire certaine, lui seul peut prendre sur lui-même de se tourner vers la droite ou vers la gauche ; crois-tu que, lorsqu'il a choisi un chemin de traverse, il ne savait pas y rencontrer des fondrières et des pentes abruptes ? Rien n'arrive à l'homme que par sa propre volonté. Ce que l'homme peut faire lui-même, il est inutile et mauvais qu'un autre le fasse à sa place.

« Regarde cet enfant assis sur les bancs de l'école ; il n'a pas appris sa leçon de la veille, et pour écrire son thème, il offre à son camarade plus consciencieux, des billes ou autre chose, afin de pouvoir copier sur lui. Quand sa copie sera faite, saura-t-il sa leçon ? Tu sais bien que non ; il aura perdu au lieu d'avancer, et plus tard, à la fin de l'année, son ignorance éclatera devant tous.

« Si tu aimes réellement Andréas, ne souhaite donc pas qu'il lui arrive comme à l'écolier paresseux. Puis, demande que la force et la lumière lui soient accordées, mais ne veuille pas te substituer témérairement à lui pour une besogne en vue de laquelle il a été pourvu des instruments nécessaires. Ton travail à toi, est autre.

« Ton anxiété t'a égarée ; et les courants du siècle t'ont détournée un instant de ta route, car l'époque où tu vis, et la contrée, sont en plein bouillonnement. Si tu pouvais voir les esprits des hommes, tu n'en trouverais pas cinq sur mille qui aient l'idée de la Lumière telle que tu la cherches ; et sur ces cinq âmes d'élite, tu serais effrayée de connaître que trois ou quatre peut être ne se préoccupent que d'une chose : trouver le moyen par lequel ils pourront forcer l'esprit à servir leurs intérêts et leurs passions.

« N'as-tu pas lu dans la plupart des traités spéciaux que la magie peut donner à son disciple pouvoir non seulement sur les esprits mais aussi sur les hommes ? Ce pouvoir n'est-il pas sous-entendu dans les conseils que prodiguent vos magnétiseurs à leurs élèves ? Ne s'est-il pas formé une société financière dans un pays de positivisme et d'utilitarisme, pour propager ces doctrines absurdes de l'influence de la volonté sur toutes les choses « sérieuses » de la vie ? (Ces gens entendent parler de la réputation, de la richesse ; des succès et autres billevesées.) Tu sens bien, en toi-même, que de tels apôtres sont ou des dupes niaises ou des loups-cerviers éhontés ; ils ont cependant un certain succès.

« Ces savants proclament que l'univers matériel est parfaitement organisé, que tout s'y passe selon la justice, puisque disent-ils, tout y est soumis aux grandes lois de la causalité et de la conservation de l'énergie. Et ils voudraient que l'Univers moral soit dans l'anarchie, que l'Univers invisible soit dans le chaos ? Quels pitoyables raisonneurs !

« Pourquoi, si la justice agit dans tous les plans comme ils sont bien forcés de l'avouer, pourquoi donc cherchent-ils à révolter l'homme contre sa destinée, au lieu de lui apprendre à la subir ; pourquoi veulent-ils que le débiteur ne paie pas ses dettes invisibles; pourquoi enseignent-ils à attaquer et à détrousser dans l'ombre ?

« Voici un naïf à qui ils persuadent qu'avec quelques entraînements, il pourra suggestionner un adversaire, charmer un acheteur, ébranler un indifférent. De quel droit apprennent-ils à commettre ce double crime de lèse-humanité, puisque tout l'effort volontaire qu'ils préconisent tend à l'un au profit égoïste de l'autre ; de lèse-divinité, puisqu'ils essaient cela en faisant servir dans la matière ce qui a été créé pour servir dans l'esprit ?

« Ces gens ne voient-ils pas qu'ils fomentent ainsi le feu de l'envie, de la discorde et de la haine, qu'ils le raniment d'autant mieux dans l'âme et dans le monde en l'attisant par quelque émanation de l'esprit en lui donnant à brûler les choses qui tiennent le plus au cœur de l'homme ? Quelle responsabilité encourent ces aveugles qui mènent des aveugles au précipice ?

« Mais la Terre corrompt presque toutes les lumières qui lui sont envoyées. Ainsi, je me souviens qu'en Russie, sous le règne du tzar Nicolas, un ami fut envoyé dans un coin de ce pays pour y jeter les bases d'une petite société d'enfants du ciel. Quelques paysans commencèrent le travail ; ils réalisèrent de leurs mieux, dans leur modeste sphère, ce qu'ils avaient pu comprendre de la loi ; les persécutions leur vinrent bientôt ; un homme de bien les défendit près du Gouvernement ; il s'appelait Loponkhine ; il réussit après mille efforts à conserver à ces pauvres gens leur tranquillité matérielle ; mais ce que la loi humaine n'avait pu faire, l'esprit humain le fit ; les fils de ces travailleurs écoutèrent les doctrines des faux sages, et aujourd'hui les Doukhobors, car c'est d'eux que je parle, pervertis par les doctrines d'un homme qui jouit d'une réputation universelle, sont arrivés à la révolte, à l'aliénation mentale, à la haine du travail, aux pires folies mystiques. De même, dès que l'homme comprit qu'il portait en lui le germe de certains pouvoirs spirituels, il n'a rien eu de plus pressé que de dénaturer ces graines précieuses pour les transformer en magie, en pouvoirs personnels, en statuvolence, en hypnotisme, en suggestions.

« C'est là une raison de plus, Stella, pour que ceux qui comme toi ont compris quelque chose aux enseignements du ciel, se résignent à la pauvreté volontaire de leur corps, de leur intelligence et de leur esprit. Ces curiosités que tu sacrifies aujourd'hui, je t'atteste qu'elles te seront un jour payées au centuple.

ANDRÉAS A STELLA

« Tenons-nous seulement aujourd'hui dans la spéculation, chère Stella. Dans quelque temps j'aurai des événements dramatiques à te raconter, je crois, dont le récit pourrait trop facilement ne pas te parvenir.

« Je continue, tant que les occupations dont je suis surchargé m'en laissent le loisir, les analyses dont je t'ai fait part dans mes dernières lettres. De plus en plus je me convainc que je me suis donné beaucoup de mal pour chercher la vérité dans la complication, tandis qu'elle éclate dans la simplicité.

« Entre mille souvenirs qui affluent à ma mémoire en voici un dont le rappel m'a, l'autre nuit, troublé profondément.

« Quand j'arrivai autrefois à Bénarès, les dignitaires de l'Assemblée secrète du Brahmanisme me dirent textuellement ceci : « Si vous êtes chrétien, gardez pré-
« cieusement ce que vous avez sans chercher au delà.
« Le christianisme est un symbole admirable, qui fut
« pendant des siècles merveilleusement approprié aux
« âmes occidentales et derrière lequel réside la vérité.
« Vous avez en Jésus un maître divin, et un maître
« toujours vivant, car il n'y a point de mort. Il est bien
« la voie, la vérité, la vie et l'attente de ceux qui meu-
« rent en lui ne sera point trompée (1). »

« Comment ai-je gardé dix-huit ans ces paroles dans ma mémoire sans les avoir *entendues* ? Comme on a

(1) Loti : *l'Inde*.

tort de ne pas toujours vivre en s'essayant à s'oublier soi-même ; si quand, ces hommes me parlèrent ainsi, j'avais mis une minute de côté mes désirs d'alors, peut-être les aurais-je compris, peut-être n'aurai-je pas gaspillé un temps qui ne reviendra pas à des recherches que je souhaite de ne pas regretter.

« Le christianisme ne serait donc plus ce qu'il faut aujourd'hui aux esprits d'Occident ? Et cependant si le Christ est toujours vivant, c'est sa parole et non pas celle de l'Eglise qu'il faudrait suivre ? S'il est toujours vivant... ma pensée s'effare à déduire de cette hypothèse toutes les conséquences qu'elle comporte !

« Mais sous quelque jour que je considère les actes et les paroles de cet être divin, je ne puis que prendre en pitié les imaginations fanfaronnes, les puérilités qu'on a publiées sur son compte ; les Brahmes eux-mêmes ont haussé les épaules quand je leur ai dit que les penseurs les plus hardis de l'Europe croyaient que Jésus avait été chercher sa science aux Indes ; quel formidable éclat de rire, si je leur avais parlé des spirites, des magnétiseurs qui le réclament comme l'un des leurs, ou qui prétendent faire ce qu'Il faisait.

« C'est l'occasion de répéter l'une de ses dernières paroles : Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils disent.

« Au revoir, Stella, je désire bien revoir Théophane ; puisse le destin me diriger sur sa route. Je t'écrirai bientôt, dès que je ne serai plus un personnage dans la Tartarie. »

Sédir.

Spiritualisme et Science sociale (1)

Quels sont les rapports du Spiritualisme et de l'action sociale? Voilà certes une question peu traitée dans nos revues spéciales où l'on s'occupe davantage de l'Au-delà que de l'immédiat.

Cependant, cette question peut devenir capitale un jour prochain, et nous félicitons sincèrement les leaders de cette revue de leur courage, car il faut un certain courage pour l'aborder dans toutes ses acceptions. Pendant la période préparatoire de la Révolution française, les Martinistes eurent à se préoccuper fortement de ce problème et ils organisèrent dans le silence le sauvetage des idées spiritualistes, et c'est ainsi que les «Mystiques» se retrouvèrent toujours en communication avec le plan invisible après la terrible rage de dévastation et d'athéisme qui ensanglanta villes et campagnes.

C'est là que m'apparaît surtout le rôle du spiritualiste dans ses adaptations sociales.

Le spiritualiste n'est pas d'essence combative. Il saura défendre ses idées, les propager par la persuasion et la douceur, mais il ne lui viendra pas à l'esprit d'aborder les hasards des luttes politiques avec

(1) *Le Spiritualisme moderne*, de Beaudelot.

tout leur cortège de marchandage et de compromissions.

Par contre, il est évident que de graves troubles sociaux se préparent pour l'Europe, suivant l'expression maintenant admise : un « chambardement » plus ou moins intensif peut se manifester d'un jour ou l'autre.

Cette vague terrible de destruction sera le signe de la fin de la période de domination du matérialisme athée. Or, le rôle du spiritualiste sera double à ce moment.

Tout d'abord, il faudra continuer les rapports des plans visibles et invisibles pendant cette époque de carnages et d'incendies. Il n'y aura plus de centres ni de ministres des cultes quels qu'ils soient, et, seul le culte familial pourra subsister dans les familles choisies qui s'exerceront à la prière en commun dès maintenant.

Quand l'orage sera passé, il faudra rebâtir. Mais il sera nécessaire à ce moment d'avoir de nombreux plans de reconstruction d'une société lasse de l'anarchie et de ses conséquences. Aussi incitons-nous tous les spiritualistes à étudier, dès maintenant, la synarchie et les organisations synarchiques.

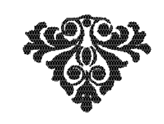
De toute manière, il est utile que le véritable spiritualiste sorte de son état de mouton passif, bêlant des consolations stériles pour les vivants. A côté de l'idéal social des matérialistes, il est utile d'exposer l'idéal social des spiritualistes, basé sur la Fraternité vraie, sans la mort provoquée.

Au groupement des égoïsmes opposons le groupe-

ment des altruismes. Si nous sentons que la vague anarchiste doit balayer ses propres créatures, soyons au moins préparés à sauver les faibles et les opprimés après le passage du torrent.

Aussi, je ne puis que féliciter bien vivement nos amis qui dirigent ce journal et qui prennent à cœur d'aiguiller les spiritualistes vers la voie féconde des réalisations sociales.

PAPUS.



LA KABBALE PRATIQUE

D'après la Théosophie chrétienne

Traduction de la « Magie numérale » D'ECKARTHAUSEN

(*Suite.*)

Du triple type du ternaire il s'ensuit, que trois progressions des principes sont dans le système créateur, lesquelles ont été comprises dans les cabalisses dans les trois cieux, comme :

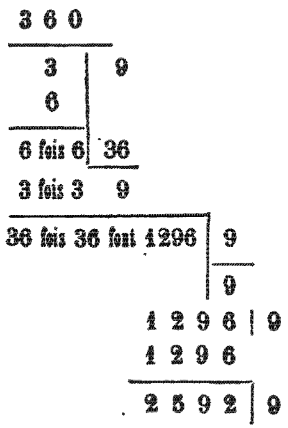
La triade intellectuelle.
La triade céleste.
La triade élémentaire.

d'où les principes de toutes les choses sont à calculer. Mais il faut trouver dans toutes les progressions l'un et former alors de la progression de cet un les nombres, et on trouve facilement les proportions. Comme on s'y prend, nous l'enseignerons dans la suite.

Plus haut on a dit, que si la progression de l'unité se fait de manière que les nombres en formés se perdent de nouveau dans l'unité, une ligne circulaire naît. L'explosion du centre forme le cercle de la nature et nous représente l'image de la sensualité. Ce

nombre ou le nombre du sensuel est 9, et 9 se compose de $\frac{3.3.3.}{9}$.

Les grands progrès que la géométrie a faits dans le calcul du cercle, ne se sont faits que parce qu'on s'est approché dans cela de la vraie substance de la nature. Le cercle se divise en 360 degrés ; c'est aussi la division du vrai cercle de la nature ; qu'on multiplie le résultat ; et on aura toujours 9.



Qu'on double le nombre.

Avant de continuer dans l'explication de l'arangement des nombres, nous voulons faire l'équation des choses avec les nombres, et nous avancer avec cette équation par tous les nombres, comme :

I

Le premier rayon de lumière = 1.
La première émanation = 1.

La première progression = 1.
Primum mobile = 1.
Ens entium = 1.
Canalis supramumdanus = 1.
Le commencement = 1.
La force = 1.
Le centre = 1.
L'énergie = 1.
Dans la première triade, Dieu = 1.
Dans la deuxième triade, *materia prima* = 1.
Dans la troisième triade, le soleil = 1.
Dans le microcosme, le cœur = 1.

II

Le deuxième rayon de lumière = 2.
Vestimentum secundum Dei = 2.
Reflet = 2.
Source des intelligences = 2.
Effet = 2.
Lien = 2.
Milieu = 2.
Lumière, ténèbres = 2.
Esprit, matière = 2.
Homme-esprit, homme-animal = 2.
Lumière, ombre = 2.
Blanc, noir = 2.
Approchement, éloignement = 2.
Connexio colorum, *Negatio colorum* = 2.
Chaud, froid = 2.
Effet, réaction = 2.

Activité, inactivité = 2.
Force positive, force négative = 2.
Acide, alcali = 2.
Première triade, ange, âme = 2.
Deuxième triade, soleil, lune = 2.
Troisième triade, terre, eau = 2.
Microcosme, cœur, cerveau = 2.
sang, humeurs des nerfs = 2.

III

Pour comprendre les qualités du ternaire, il faut savoir préalablement les qualités de la triade sacrée. Celle-ci consiste dans le suivant.

1	1	1
par soi	d'un	des deux.
1	2	3

Ainsi la progression de l'unité va à 3.
Grandeur, espace, temps = 3.
Nombre, mesure, poids = 3.
Variabilité, durée, divisibilité = 3.
Mobilité, ordre, position = 3.
Force, effet, suite = 3.
Ame, esprit, corps = 3.
Soufre, mercure, sel = 3.
Commencement, milieu, fin = 3.
Pensée, volonté, action = 3.
Soleil, chaleur, lumière = 3.
Production, croissance, maturation = 3.
Germe, fleuraison, fruit = 3.

De ce peu d'indications on voit, ce que veut dire 1.2.3. dans la nature. Si je mets donc chaque objet dans sa classe, je trouve aussi ses proportions nécessaires, et trouver ces proportions nécessaires veut dire calculer avec les nombres de la nature. Des exemples rendront la chose plus claire. J'en prends maintenant de ceux qu'il faut calculer par 3. Par exemple, je demande : Comment est-ce qu'on peut faire avancer la croissance d'une plante ?

Pour calculer ce problème, je demande d'abord : par quel nombre faut-il qu'il soit calculé ? Pour trouver le nombre, je réfléchis à ce qui se passe à la croissance d'une plante. Elle germe, croît et mûrit ; donc trois gradations, par conséquent le nombre 3.

Je mettrai alors :

1		2		3
soleil	—	chaleur	—	lumière
production	—	croissance	—	maturation

1		2		3
semence	—	fleur	—	fruit

Croissance = 2
4
Chaleur = 2

La proportion est donc que la croissance d'une plante est proportionnée au degré de chaleur.

A produire la chaleur 1.

A la croissance 2.

A la maturation 3.

Pour la maturation d'un fruit on a besoin de plus de chaleur que pour la production.

La croissance est proportionnée à la fleuraison, comme la maturation au fruit.

La semence est la force; la fleuraison, l'effet ; le fruit, la suite.

Telle proportion de l'effet à la force, telle proportion de la fleuraison à la semence.

On donnera encore plusieurs exemples, si nous avons complètement expliqué les nombres.

Quant au nombre 3, qu'on retienne qu'il y a:

3 quartenions des signes du ciel ;
3 — des maisons astronomiques;
3 détenteurs des triplicités.

Les quartenions des signes sont :

mobile — fixe — communiquant

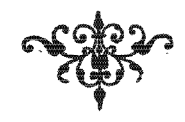
Le quartenion des maisons se compose de :

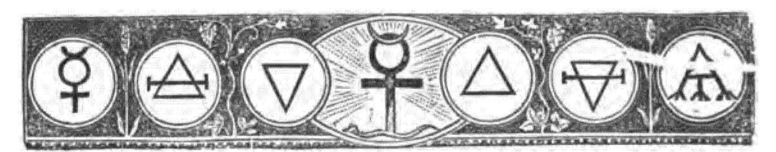
l'axe — la succession — la chute

Les éléments ont 3 degrés, comme :

1 2 3
le simple — le composé — le décomposé.

(*A suivre.*) ECKARTHAUSEN.





PARTIE LITTÉRAIRE

NOEL !

Minuit !... Sur le vieux monde où planent les ténèbres,
Voilant d'un noir linceul la misère et les pleurs,
Où la neige revêt de blanc les champs funèbres,
Les cloches tristement exhalent leurs douleurs...

Hélas ! Le temps n'est plus, où, lentes théories,
Les fidèles allaient prier le Créateur ;
Où la terre écoutait les douces sonneries
Des cloches annonçant à tous le Rédempteur.

Par la glèbe que l'astre inondait de caresse
Et de frissons d'argent moirant l'immensité,
Les falots des chrétiens se rendant à la messe
Projetaient dans la nuit leur mouvante clarté ;

Des cantiques sacrés montaient dans les ténèbres,
Où les pieux flambeaux s'éclipsaient par moment,
Et l'on eût dit, de loin, les exodes funèbres
Des âmes se rendant au dernier jugement...

Ces temps se sont enfuis ! La chapelle est déserte
Et les champs, sous la neige où tout sombre sans bruit,
Ne tressailliront plus sous la démarche alerte
Des fidèles allant aux messes de minuit !

. . . .

Noël ! C'était la nef recueillie et profonde...
Au pied de l'autel d'or de cierges étoilé,
C'était, en un frisson souple et doux comme l'onde,
De vierges au front pur le chaste défilé !

Elles allaient, frôlant le sol de leurs longs voiles,
Joignant leurs blanches mains sur leur sein innocent...
On eût dit, à les voir, un lent concert d'étoiles,
Des anges attendant une âme trépassant.

Puis l'orgue, sous la voûte où montait la prière,
Exaltait en des chants l'Enfant-Dieu nouveau-né,
Et l'on voyait alors des langues de lumière
Descendre sur les fronts du peuple prosterné.

Qu'il était beau le Dieu dans sa mignonne crèche,
Parmi les langes blancs, blancs comme les frimas,
Tandis que dans le temple à la pénombre fraîche
Les enfants à genoux vers lui tendaient les bras !

Qu'elle était belle aussi la mère immaculée
Assise à ses côtés et timide, penchant
Sa tête, aux bruns cheveux d'un nimbe auréolée,
Sur son fils souriant et bercé par son chant !

. . . .
. . . .

Noël ! hélas ! Noël agonise en ce monde,
Où le doute a tué la foi, cet Idéal,
Où rien ne survit plus que le blasphème immonde,
Montrant aux cieux son poing sur le seuil sépulcral !

Tout ici-bas n'est plus que mots creux et chimères :
L'Amour est un marché dont l'honneur est le prix,
Les fils vont insultant les rides de leurs mères,
Et l'homme n'a pour lui que haine et que mépris !

La Vie est un fardeau qu'on refuse ou qu'on jette
Au bord même du champ qu'il fallait parcourir,
Et l'on maudit le sein où l'on posa sa tête :
Pourquoi vivre et souffrir puisqu'il nous faut mourir !

O Penseurs, c'est vous seuls qui fûtes les coupables!
Vous avez libéré la raison, dites-vous!
Mais vous avez brisé les espoirs ineffables
Que l'immortalité seule entretient en nous ;

Vous nous avez ôté notre âme de lumière
En sondant le tréfonds des cœurs et des cerveaux ;
Nos rêves ne vont pas plus loin que la poussière,
Et nous ne voyons pas au delà des tombeaux !

Nos désirs, passions que rien ne sanctifie,
Ne sont qu'illusions sans ombre de remords,
Vivants, notre pensée en nous se putréfie,
Et nous sommes déjà cadavre avant la mort!

Nos jours, sous vos décrets, se déroulent infâmes
Dans la fange où sans but rampe l'humanité,
Car vous avez brisé les deux ailes de flamme
Qui nous portaient à Dieu pour toute éternité!

Léon Combes.

(*Les Souffles de l'Au-delà.*)



LE CHANT DU CŒUR

Pour le cher ami Papus.

Les enfants et les fleurs, êtres attendrissants,
Sont beaux de la beauté qui les vêt de lumière,
Mais encore plus beaux sont les rêves puissants

Qu'ils suggèrent, pareils aux visions premières
Coulant au fond de nous en de pays confus
En temples couronnés des roses trémières.

Et les roses aussi qui dressent comme fûts,
Leurs tiges s'accrochant aux aubes violettes,
Sont moins belles encor que les lieux plus touffus

D'étoiles d'or, qu'il n'est de tons sur les palettes,
Ou de cris dans les chants des bois vibrant au loin
Et de parfums sortis de pures cassolettes.

A ces sons et parfums, consumés avec soin,
Je préfère ce qui les précède en nos âmes :
L'Etre subtil qui vit en nous sans nul témoin,

Car, jamais du poème exquis que nous songeâmes,
La forme ne valut le rythme intérieur,
Aux flots battant la chair comme la mer les lames.

Et tout ce qui naît vient d'un jour antérieur ;
Tout grand poète est fils d'un ignoré génie,
Et son œuvre n'est point d'un ton supérieur.

Quand un poète crie et, malgré qu'on le nie,
Sur les degrés du temple où le peuple s'émeut,
Dénonçant la Laideur, le Mal, la Félonie,

Un autre que lui-même a fait le même aveu,
Il en est le reflet vivant, telle la toile,
Concrétant la vigueur du peintre au cœur en feu.

L'Idéal du sculpteur vibre devant le voile
Qui cèle la statue achevée, et cachant
Ses seins nus et son front, où rayonne une étoile.

Quand la joie est en nous, ce sont nos nerfs cherchant
A manifester dans l'obscure inconscience,
Troublant notre nous-même ; à travers y marchant.

La splendeur dont chacun sait la signifiance
N'est rien sans ta splendeur, ô transformation !
Et tout symbole est grand, même sans la science.

Si vaste est ce que l'œil voit sans émotion,
Plus vaste est l'infini créant la créature ;
Et sans lui s'étendrait la Dévastation !

Le silence est du son la seule architecture,
Sans lui pas de musique, et de même le *ton*
Voit l'offre qui supplie et s'ouvre et s'aventure.

Quand la main se présente, émue, à l'abandon,
C'est qu'elle donne au corps une caresse frêle ;
L'esprit coupant l'espace, ainsi qu'un espadon,

Se fige en lui ; le cœur s'insurge et le harcèle,
Pour être distancé vertigineusement
Avec ceux que l'amour indocile, flagelle.

Drapé dans la splendeur du vouloir, le ferment
Consumant encor mieux de feux inextinguibles,
Et de ses profondeurs, pleines d'astres fumant,

Comme de leurs zéniths faits d'ombres incessibles,
Les voix et les clartés, à deux fuyant le sol,
Cherchent la vie aux cieux, hantés des invisibles,

Vers les étoiles d'or toujours prenant leur vol !

ETIENNE BELLOT.

Ecole des Sciences hermétiques

Les cours sont suivis avec une telle assiduité que, nommément les jeudi soirs, une dizaine d'auditeurs restent debout en dehors de la salle.

Le cours d'hébreu se termine le 15 décembre. — Les mardis seront pris ensuite par six conférences sur l'alchimie.

Le cours d'hébreu ne sera pas résumé ici, parce qu'il est extrait en totalité de la grammaire hébraïque de Fabre d'Olivet et de celle de M. Mayer Lambert.

La Direction.

Ecole pratique de Massage et de Magnétisme

L'*Ecole pratique de Massage et de Magnétisme* a rouvert ses cours pour la 11e fois.

La leçon d'ouverture avait lieu le vendredi 4 novembre, à 8 heures et demie du soir, et les *Cours Théoriques et Pratiques* seront ensuite continués les lundi, mercredi, vendredi et samedi, à la même heure, jusqu'à fin juin. Les *Cours cliniques*, qui ont lieu toute l'année, sont continués le jeudi et le dimanche à 9 heures du matin.

Objet de l'école. — L'*Ecole* forme des praticiens dignes, en tous points, de la confiance des malades et des médecins, et cherche à mettre la pratique du Massage et du Magnétisme appliqué à l'art de guérir, à la portée des gens du monde. Cet enseignement, qui permet presque toujours à l'homme sain de guérir le malade, au mari d'être le médecin de sa femme, et à celle-ci, celui

de son mari et de ses enfants, intéresse tout le monde à tous les degrés de l'échelle sociale, depuis le simple ouvrier qui désire faire le bien jusqu'au médecin qui est très loin de connaître tous les moyens que la nature lui offre pour obtenir la guérison des maladies.

Ceux qui désirent profiter de cet enseignement unique en son genre, doivent se faire inscrire à la direction de l'Ecole, de 1 heure à 4 heures.

HENRI DURVILLE.

23, rue Saint-Merri.

Bibliothèque du Magnétisme & des Sciences occultes

23, rue Saint-Merri. — Paris, 4e

BIBLIOTHÈQUE ROULANTE.— PRÊT A DOMICILE

Les ouvrages anciens ne se trouvent que dans les grandes bibliothèques, et les nouveaux sont trop nombreux pour que tous ceux qui s'intéressent au progrès magnético-spiritualiste puissent se les procurer. Sauf quelques rares exceptions, les bibliothèques publiques ne consentent pas le prêt à domicile ; elles ne contiennent guère que de l'histoire et de la littérature ; elles n'ont pas d'ouvrages anciens, et les nouveaux ne sont classés et mis à la disposition du public que longtemps après leur publication.

Pour combler cette lacune, M. Durville eut l'idée, qui reçut un commencement d'exécution en 1880, de fonder, sous le nom de *Bibliothèque du Magnétisme*, à l'instar de la *Circulating Library* de Londres pour la littérature, une bibliothèque roulante concernant spécialement les ouvrages de Magnétisme, Hypnotisme, Spiritisme, Théosophie, Occultisme et autres Sciences qui s'y rattachent.

Cette *Bibliothèque* se compose aujourd'hui :

1° D'environ 7.000 volumes sur le Magnétisme, l'Hypnotisme, la Suggestion, le Massage, l'Occultisme, le Spiritisme et les diverses branches du savoir humain qui s'y rattachent ;

2° De la collection de presque tous les Journaux et Revues qui ont paru sur ces questions, et surtout ceux de langue française, allemande et anglaise ;

3° D'environ 700.000 Gravures, Portraits, Autographes, Médailles, Articles de journaux, Notes et Documents sur les hommes et les choses ou objets divers se rattachant à ces questions.

Tous ces documents, classés méthodiquement, constituent un véritable *Musée du Magnétisme et des Sciences occultes*.

Une partie des Livres, Journaux et Revues est mis complètement à la disposition du public, qui peut, moyennant nantissement et un faible droit de location, les emporter à domicile. Les ouvrages de Magnétisme dont il n'y a qu'un exemplaire, les autres ouvrages rares, ceux qui ont été offerts avec dédicace et tous ceux qui sont *précieux* à un titre quelconque ne sont pas catalogués et ne sont communiqués que sur place, ainsi que les Gravures, Portraits, Autographes, Articles de journaux et autres Documents.

La partie qui compose la *Bibliothèque roulante* est exclusivement composée de Livres et Périodiques de langue française seulement, qui sont presque tous reliés.

Les livres sont classés méthodiquement par ordre alphabétique en 6 classes : 1° *Magnétisme*, *Hypnotisme*, *Massage*; 2° *Divination*, *Occultisme*, *Théosophie* ; 3° *Spiritisme*, *Télépathie* ; 4° *Philosophie*, *Religion* ; 5° *Sciences naturelles*, *Médecine*, *Hygiène* ; 6° *Littérature* (*Théâtre*, *Romans*, *Histoire*, *Voyages*). Une septième classe est formée par les *Périodiques*, qui comprennent : *les Almanachs*, *les Journaux et les Revues*.

HENRY DURVILLE.

BIBLIOGRAPHIE

L'Initiateur

Tous les abonnés de l'*Initiation* sont prévenus qu'ils pourront désormais recevoir l'*Initiateur*, moyennant l'envoi de 2 francs à la Direction, 5, rue de Savoie.

Programme des derniers numéros parus :

Octobre 1904, n° 4 : Notre programme, par Sédir. Ecole hermétique. La cáthédrale de Strasbourg. Le convent de Paris. A nos lecteurs. Bibliographie. Ordre martiniste. Avis à nos membres.

Novembre 1904, n° 5 : Notre programme (suite), par Sédir. La cathédrale de Strasbourg (suite). Travaux du mois. Le convent de Paris (suite). Ecole hermétique. Bibliographie. Pensées. Revues.

N. B. — Pour tout ce qui regarde la Rédaction, s'adresser à M. Sédir, 14, rue Girardou. LA DIRECTION.

*
* *

Librairie générale des Sciences occultes, bibliothèque CHACORNAC, 11, quai Saint-Michel, 11, Paris (Ve). — *La Mort, l'Au-delà et la vie dans l'Au-delà*, par le baron CARL DU PREL, traduit de l'allemand par Mme HŒMMERLÉ, introduction par le colonel de ROCHAS, 1 vol. in-8, avec portrait. Prix : 3 fr. 50.

L'Église a érigé l'immortalité de l'âme en dogme sans la prouver ; la science physique l'a niée de parti pris ; enfin, dans la Philosophie, nous trouvons des défenseurs pour les deux opinions. Puisque, depuis des milliers d'années on a fait tant d'efforts intellectuels pour arriver à la solution d'une question qui intéresse à un si haut degré l'humanité, sans pouvoir arriver à une conclusion définitive, il est évident qu'on n'y parviendra que par une voie toute nouvelle. Cette voie paraît être celle de l'étude des phénomènes dits psychiques, étude reprise récemment par quelques hommes aussi remarquables par leur intelligence et leur savoir que par leur probité scientifique. Le baron Carl du Prel, docteur en philosophie de l'Université de Tubingue, a exposé leurs travaux et a montré comment on pouvait en conclure d'une façon certaine la survivance d'une entité intellectuelle à la mort du corps. Il a cherché à établir ensuite, par des observations et des expériences, dans quelles conditions ces entités pouvaient entrer en communication avec les vivants.

Chez les Allemands, par Gaston Choisy, librairie Française, 4, place Saint-Michel. Prix : 3 fr. 50

L'auteur de *Pages pour l'Isolée*, œuvre curieuse entre toutes, mystiques remembrances de feu René Marc Skirrli, dont la lecture est si poignante par instants :

« Quand nous ne serons plus !

« Mais fi des absurdes et grimaçantes révoltes ! Toute sagesse ne doit-elle pas, pour être belle, conclure sur un sourire ?

« Puisque tu ne peux avoir où te reposer, cultive, ô l'Isolée, les souriantes résignations qui gardent aux lignes leur noble harmonie, égare tes pas dans Cosmopolis et sème ton âme à tous les vents. »

L'auteur, dis-je, de cette péroraison si vraie et en même temps si profonde et si réelle, si bien inspirée, vient de nous donner une nouvelle preuve de sa subtilité d'écrivain, en publiant à la librairie Française *Chez les Allemands*, étude consciencieuse sur une race qu'il connaît à fond, sur un pays qu'il a habité pendant plusieurs années, et dont il a étudié sérieusement les mœurs, les coutumes, pénétrant, grâce à son talent d'observation, jusqu'au fond de l'âme de ce peuple.

Il y a des écrivains qui ont le don de la plume, dont le style clair, net, précis, avec une pointe originale qui leur est propre et qui ne dépare pas leurs productions, loin de là ! plaît au public, cependant difficile en général. Les lire, pénétrer avec eux le fond même de leur pensée, pour mieux comprendre leurs ouvrages, devient aisé et augmente la somme d'intérêt que l'on puise dans leurs observations judicieuses, exemptes de parti pris, basées sur une appréciation bien établie et de bon ton. Nul plus que Gaston Choisy, l'ancien secrétaire d'une de nos meilleures revues, nul, dis-je, ne mérite mieux ce compliment, exempt de toute flatterie puisqu'il vient d'un confrère.

Nous reportant à l'Allemagne d'il y a à peine cinquante ans, qui nous apparaissait généreuse, romanesque, avec ce trait fin : « que la civilisation habille les âmes comme elle habille les corps ! » l'auteur nous ramène peu à peu à l'Allemagne de nos jours. Car il faut observer deux épo-

ques distinctes : l'Allemagne d'avant Bismark et celle d'ensuite.

Voyons comment M. Gaston Choisy nous expose les mœurs de cette époque :

« Dans les façons de chacun, la même ingénuité. Le même sage idéal de bonheur paisible exalte tous les rêves, et dans cet idéal l'amour, vous entendez bien, fait tous les frais. L'aristocratie ne se distingue pas de la masse par des goûts beaucoup plus raffinés. Pas l'ombre de vie mondaine dans l'Allemagne d'alors. Les blasés y sont une espèce inconnue. Les plus « littéraires » des écrivains, les plus « intellectuels » trahissent à chaque instant une fraîcheur, une jeunesse d'impression étonnante.

« A ce peuple doucement traditionnel et trop vite satisfait, les vastes nuages de conquête, d'expansion, de violente prospérité ne disent encore rien... »

Quel charmant tableau, et comme il est décrit avec goût !

Mais voici Bismarck, et une des plus belles pages de ce livre si émouvant est, sans contredit, celle où il trace le portrait de ce fin politique.

« Oh ! le terrible ! le dur chancelier n'échappa pas à la loi commune : il aima. Il aima sa sœur, Mme d'Armim, il aima ses enfants, surtout il aima celle qu'il avait élue la compagne de sa vie, et il l'aima non pas, comme on pourrait imaginer, en homme pressé, mais en homme empressé, non pas en époux autoritaire, mais bien en mari indulgent, affectueux en même temps (ne prodigue-t-il pas à la princesse ce nom très doux : *Mein geliebtez Herg*, mon cher cœur !)... Toutefois étroitement fidèle à ses habitudes d'esprit, Bismark apporte dans l'amour une telle maîtrise de lui-même et une telle horreur du vague, que jamais il ne perd pied. Plus d'une page de sa correspondance et de ses lettres à « sa fiancée et femme » (*Fürst Bismarch's Briefe en seine Braut und Gattin*, est pour nous édifier à ce sujet... Affaire de discipline personnelle, plus encore que de prédisposition naturelle, semble t-il.

« Cet homme est tout volonté. Athlétique et sanguin, taillé pour les longues marches et les rudes chevauchées formidable mangeur et plus formidable buveur, constamment il s'est vaincu lui-même, le gentilhomme campa-

gnard, assoiffé de grand air, remuant et violent, s'est voulu travailleur sédentaire, fonctionnaire et diplomate. De même, il a dû se vouloir devant la fatale loi du sentiment raisonnable, positif et précis. »

Que dire après une telle page, sur l'Initiateur qui a fait l'empire d'Allemagne ? Que la lecture de ce chapitre du livre étreint, passionne et impressionne surtout !

Le livre entier serait à citer. Il est préférable de le lire avec attention, d'en pénétrer les coins obscurs, et de s'efforcer de comprendre toute la portée philosophique qu'il peut avoir en France, après avoir, sans doute, stupéfié l'Allemagne, si impénétrable jusqu'ici comme caractère interne.

L'accroissement de la population est avec le mariage en Allemagne un chapitre à méditer, mais écrit avec une minutie de détails, une délicatesse, un soin, un tact qu'on trouve rarement chez nos meilleurs écrivains. Tout plaît dans ce livre documenté, depuis l'abondance des détails jusqu'au style même, qui est aisé à comprendre, agréable surtout à lire.

La Famille et la Vie privée en Allemagne ; la Femme et le Féminisme; les Mœurs et la Chronique scandaleuse; le Pessimisme et l'Amour honteux; Dans le monde des écrivains et des artistes, « l'Escholier », autant de chapitres ayant leur cachet particulier. On croirait lire parfois les *Caractères* de La Bruyère avec quelque chose en plus qui agrémente et qui plaît à première vue. J'ai rarement lu un livre avec tant de plaisir et j'ose même en conseiller la lecture à nos confrères de la Presse. Ils s'y arrêteront avec plaisir et le style de chacun ne pourra qu'y gagner, car cette limpidité d'expression qui retient le lecteur est assez rare chez nos écrivains contemporains, pour qu'on en fasse cas quand on la rencontre par hasard.

Je n'abuserai pas des citations, néanmoins je dois m'arrêter un instant, avant de terminer cette analyse, sur un chapitre, le dernier, palpitant d'intérêt, « l'Escholier » allemand :

« Si imparfaites, si incomplètes qu'elles soient, ces notes ne sauraient conclure sans un mot sur l'étudiant allemand, son esprit, ses habitudes, sa façon d'entendre l travail et le plaisir, ses rapports avec ses maîtres... Dans

toute société, on maintient énergiquement ses droits, le cerveau tient à influencer l'activité générale et où, par suite, la haute culture de l'intelligence bénéficie de quelque particulière considération, l'étudiant figure avec toute l'importance d'un chaînon intermédiaire entre l'élite et la masse. »

M. Gaston Choisy nous définit l'escholier tel qu'il est, tel qu'il pense depuis le début du moyen âge jusqu'à nos jours, tableau d'un naturalisme frappant. Il nous montre cette jeunesse affolée d'idéologie et d'illuminisme, l'esprit hanté de ce grand espoir de l'unité nationale après Iéna, songeant à rompre le charme qui enchaîne à la fortune de César une partie de la famille germanique. 1830, 1848 exercent leur influence sur les milieux universitaires. Le Bismarckisme se propage avec l'autorité d'un dogme... et le libéralisme se tait ! Depuis... l'escholier baisse et redevient complètement paisible. Il se désintéresse pour ainsi dire de la politique intérieure aussi bien que des problèmes de philosophie et d'histoire sociales ; il a l'air de conclure que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ». Pas de quartier latin en Allemagne ; l'étudiant a l'esprit de « corps ». Chaque corps vit à part, dans sa sphère, a sa couleur de casquette et son ruban. Les querelles se vident courtoisement, irréprochablement, à grands coups de rapières. Le sens de l'ordre, du respect, de la discipline domine toute autre considération.

Voici un point curieux que je dois citer : « La jeunesse universitaire des bords de la Sprée a à sa disposition une bibliothèque et des salles de lectures. La bibliothèque en question est riche, les salles de travail offrent tout le confort désirable...

. . . .

« Or, sur plus de 5.500 qu'ils sont, 335 étudiants seulement profitent de cet avantage...

« Ils donnent la préférence au roman d'abord, au théâtre ensuite, et, parmi les dramaturges, à Ibsen, à Hauptmann, à Holbe, à Sudumann, à Maeterlinck.

« Leur goût pour le roman est d'un éclectisme extraordinaire, parfois même décevant : il va de Tolstoï à Zola, de Marcel Prévost à Flaubert, en passant par les Goncourt... et Eugène Suë ! Ah ! ces *Mystères de Paris !...*

On se les arrache, paraît-il, etc., etc. [*Revue bleue*, 17 février 1900, d'après une brochure signée Kautorowicz (1)].

« Je suis absolument de l'avis de M. Gaston Choisy quand il dit avec L. Büchner, en terminant son intéressant volume : « Les succès grandioses remportés par l'Allemagne sur les champs de bataille n'ont pas été favorables à son éducation politique. L'enthousiasme guerrier de 1879 a fait place au découragement et à une indifférence complète pour les affaires intérieures. Les gens assez vieux pour se rappeler les sentiments dont la jeunesse allemande était animée vers le milieu du siècle pour la liberté et l'unité de la Patrie voient avec peine l'état de stagnation actuel. Grâce à cette indifférence et au *servilisme envers le pouvoir*, la bureaucratie et le parlementarisme ont seuls profité des transformations dont s'enorgueillit l'Allemagne. Notre jeunesse, au lieu de s'enthousiasmer pour l'idéal, n'a plus qu'un seul but : arriver le plus vite possible à une position rémunératrice... (2). »

On va déplorant sur tous les sens la défaite de l'idéal et la victoire du prosaïsme parmi notre jeunesse. On affirme :

Qu'à moins d'un sang nouveau qui du vieux sol renaisse,
La France et l'avenir ont perdu leur printemps.

Possible ! mais ce mal-là est tout particulièrement inquiétant chez nos voisins qui, à vouloir instaurer leur puissance et fonder toute vie sur le triomphe de la force, n'auront pas mis trente ans pour entamer leurs jeunes énergies et expérimenter les premiers malaises d'une dangereuse dépression.

Ainsi conclut M. Gaston Choisy (3). Tout en le félicitant vivement de *Chez les Allemands*, l'*Initiation* en recommande chaudement la lecture à tous ses abonnés et lecteurs.

12 décembre 1904. TREBLEDA.

---

(1) Was die Berliner Studenten lesen (ce que lisent les étudiants de Berlin).

(2) L. BUCHNER, *A l'aurore du siècle*. Traduction du docteur L. Laloy.

(3) IDEM, Contribution à l'histoire de ce temps. *Nouvelle alliance*. Retour d'Allemagne. Trois lettres.

Journal des journaux.

Correspondant médical du 15 décembre 1904, 13, boulevard de la Chapelle.

Portrait : Bibliographie du docteur Encausse (Papus), par le docteur Vaintray.

La Rédaction.

UN SECRET PAR MOIS

Voici une expérience curieuse à tenter pour ceux de nos lecteurs qui habitent la campagne. Prenez un œuf, videz-le sans le briser. Par l'orifice introduisez de la rosée, que vous aurez recueillie en petite quantité surtout vers le mois de mai. Si vous exposez votre œuf au soleil à midi, vous le verrez s'élever dans l'air. Si on a quelques difficultés, on peut légèrement soulever l'œuf de terre avec un petit bâton.

REVUE DES REVUES

L'Écho du Merveilleux du 1er décembre donne un intéressant article de G. Méry sur la Vision dans le cristal. Les conclusions de l'auteur sont que ce phénomène a été constaté de tout temps et qu'il est difficilement niable. Les lecteurs de l'*Initiation* sont tous au courant de ces expériences qui rentrent dans les théories de l'Occultisme sur les miroirs magiques et la Vision en astral.

M. G. Méry, qui ne manque pas d'érudition sur ces sujets un peu spéciaux, donnera dans le prochain numéro son opinion sur ces phénomènes. Je les discuterai le mois prochain.

G. Malet consacre son « reportage » de ce mois aux philtres d'amour et cite, peut-être un peu imprudemment,



certaines recettes à ce sujet. A lire encore quelques prédictions sur 1905 par Mme de Thèbes. Des notes intéressantes sur une chiromancienne et des faits psychiques curieux terminent la revue.

Les Annales des sciences psychiques d'octobre publient un travail du docteur Lombrosa sur la transmission de la pensée. Il n'y a pas grand'chose à y glaner, sinon cette affirmation... extraordinaire et partagée à notre époque par bien des hommes de science, que les phénomènes psychiques, pour être réussis, doivent être produits par des hystériques; ce qui tendrait à accorder à des malades des facultés bien plus étendues qu'à l'homme sain! M. Maxwell étudie l'état d'âme bien spécial d'un savant qui entend parler de phénomènes étranges pour la première fois et qui cherche loyalement à les faire rentrer dans les lois connues. Enfin, nous lisons avec un certain intérêt la suite des essais de Myeri sur une théorie de la force psychique. On y peut constater une étude sincère de phénomènes réellement incompréhensibles quand on ignore leurs lois de production.

Les *Nouveaux Horizons de la science et de la pensée* continuent le travail de M. Sage sur le psychisme.

Cette fois, c'est Allan Kardec qui en fait tous les frais. Je dois convenir qu'il y a beaucoup de vrai dans les critiques de M. Sage et que je n'éprouve pas pour le grand prêtre du spiritisme une vénération exagérée. Cependant je dois à la vérité de proclamer qu'il y a dans ses ouvrages, surtout en ce qui concerne l'état de l'homme après la mort, beaucoup de vérités que j'ai été à même de vérifier. — M. Delobel commence dans le numéro une étude sur le cycle métallique dans laquelle il semble vouloir, en présence des découvertes chimiques modernes, poser de nouveau l'important problème. Qu'est-ce que la matière? Notre intelligence, dit-il, à ce sujet, est supérieure à la matière, mais nous ne pouvons concevoir la matière en soi et faire abstraction des formes dont elle est revêtue. — M. Gustave Le Bon traite à peu près le même sujet qu'il intitule la « Matérialisation de l'énergie ». L'occultiste ne peut qu'y voir une preuve de plus de l'affirmation des Maî-

tres, sur le fait que la science moderne retrouve une à une les théories de la science antique. En somme, bonne revue pour les savants qui *présentent quelque chose* en dehors de leurs études ; bonne revue surtout en ce sens, qu'elle peut être un trait d'union entre l'Occulte et la Science analytique moderne.

La *Revue du spiritisme* de G. Delanne, toujours aussi bien faite, donne cette fois des récits intéressants sur la visibilité de la force psychique dans l'obscurité et sur les diverses manipulations de fluides à différents degrés de matérialisation dont ont pu être témoins certains expérimentateurs privilégiés, tels que Crookes et Mrs Marryat. — M. Maxwell, tout en disant qu'il croit aux fraudes du médium Rothe, termine en conseillant l'étude sincère des phénomènes. — A citer aussi la continuation du récit des matérialisations obtenues à la villa Carmen par la générale Noël. Si ces phénomènes sont exactement et sincèrement exposés, ils sont certainement fort curieux.

Il est regrettable qu'à côté de faits bien observés on en cite parfois qui seraient bien facilement imités par la fraude la plus enfantine. Par exemple ce battant de cloche qui se retrouve dans un gâteau aisément préparable avant d'être apporté. Bien des détails de ces manifestations semblent indiquer aussi que les expérimentateurs ne se mettent pas suffisamment en garde contre ce qu'un occultiste appelerait des jeux d'Elémentals. — Dans ce numéro à lire également la suite des séances du médium Bailey à Milan.

La Vie Nouvelle publie un article du docteur Foveau de Courmelles dans lequel le savant médecin résume tous les bienfaits qu'on peut demander à l'électricité dans les cas d'asphyxie, directement et indirectement, pour éviter, grâce à la télégraphie sans fil, des naufrages ou des catastrophes maritimes. Beaucoup de détails techniques intéressants et utiles.

Le docteur Bécour rappelle les expériences de transmission de pensée du docteur Ochorowicz dans lesquelles je relève un fait qui me paraît dépasser la portée de ce phénomène. Le sujet, bien que ne connaissant pas le piano, reproduit les airs joués par le magnétiseur. Ce fait es

certainement possible, mais ne pourrait être réussi qu'avec des sujets réellement exceptionnels. J. Malgras continue ses intéressants résumés de la doctrine de Swedenborg, et H. Constant son plaidoyer contre les crimes du cléricalisme pour lesquels je partage certainement son indignation, mais en n'oubliant pas que les mœurs étaient aussi bien politiques que religieuses et qu'on ne doit pas tout rejeter sur l'Eglise romaine. De pareilles histoires sont bonnes à écrire, mais en appuyant bien sur la différence qui existe entre l'idée religieuse, l'éternelle vérité, et les hommes qui prétendirent et prétendent encore la représenter sur cette terre. C'est ce que l'auteur ne fait pas assez à mon sens.

La Revue spirite de novembre consacre une partie de ses articles à Mme Leymarie. M. Guimard y continue son travail sur la réincarnation. Beaucoup d'idées logiques bien presentées et de bonnes preuves morales, les seules à peu près qu'il soit possible de donner en faveur de cette admirable et consolante doctrine. Serret consacre plusieurs pages à l'histoire de l'évolution religieuse. Le Concile de Nicée et l'établissement du dogme de la Divinité du Christ y sont bien étudiés. — Comme plusieurs autres journaux spiritualistes, *la Revue* donne le cas du chien vu en rêv avant sa mort par son maître. Il y a là, je crois, un cas intéressant non seulement de ce qu'on appelle télépathie mais encore de nagualisme. — J'ai déjà félicité *la Revue* de publier l'ouvrage de Fl. Marryat. Il n'y a pas de mort. Je n'y reviendrai plus. Ce livre restera comme un magnifique résumé des plus belles expériences du spiritualisme moderne.

Dans le numéro de décembre de la même *Revue*, outre la continuation des articles et travaux de Guimard, Serret et Algol, nous remarquons un très curieux résumé des séances du médium Bailey et surtout la remarquable preuve d'identité obtenue chez Mme Nœggerath. Un dessin médianimique reproduisant le traité d'un Esprit vu en même temps par un médium voyant, fut trouvé identique à une photographie de l'Esprit, qu'on put se procurer. Il n'y a pas grand'chose à dire contre cette belle preuve, si tout est exact dans le récit de ces faits.

Le Progrès spirite donne un article de L. de Faget sur l'enseignement laïque et la morale religieuse. L'auteur constate avec raison que la morale, sans l'immortalité de l'âme et la croyance en Dieu, ne peut suffire à nos enfants. J'ajouterai ce qu'il ne dit pas, qu'entre cet enseignement et l'enseignement clérical, je préfère encore ce dernier malgré ses dangers.

Je lis toujours avec curiosité les extraits de communications médianimiques qui paraissent dans cette revue. Quelle qu'en soit la source, il est certain qu'il y a là une réelle originalité et une connaissance très grande des lois qui dirigent les manipulations de la matière astrale.

Le Spiritualisme moderne est à recommander à tous les spiritualistes sans distinction d'École, mais peut-être plus spécialement aux spirites élevés spirituellement plus encore qu'instruits et qui veulent venir à l'occulte. Ils y trouveront des articles d'un spiritualisme très pur et d'une importance intellectuelle très grande. A signaler dans le numéro d'octobre les belles pages du docteur de Faremont, l'histoire d'une âme, *Les Elus*; c'est d'une très belle inspiration christique et en lisant, je me répétais à moi-même : Heureux ceux qui aiment, heureux les simples, car il leur sera donné de voir et de connaître la vérité même, l'infini Amour.

M. Chevreuil continue avec succès ses adaptations de l'enseignement traditionnel au corps physique et à l'âme. Enfin le nom respecté et aimé par les lecteurs de l'*Initiation*, celui de *Zhora* se retrouve dans cette revue. Tous nos compliments à M. Beaudelot pour cette collaboration. — Parmi les revues étrangères, je signalerai, dans le *Theosophist* de Madras, le commencement d'un très curieux travail de M. Leadbeater sur les anciens mystères. Il paraîtrait que les bases de ce travail seraient dues à des souvenirs très nets de vie antérieure. Je crois que la perception de certaines choses de nos vies antérieures n'est pas impossible, mais je ne pense pas qu'il y ait sur terre beaucoup d'êtres capables de lire couramment et sans erreurs le livre de leur vie passée.

Dans le *Light* de novembre et décembre, un grand nombre de fort curieux articles, parmi lesquels je signale-

rai le discours prononcé à l'état de trance par M. Morse, à la London Spiritualist Alliance, sur la vie après la mort. Il y a là un certain nombre d'idées neuves et fort belles. — Très intéressant article également à citer sur l'occulte dans Shakespeare, c'est la *Tempête* qui a été choisie et avec raison pour cela.

En terminant tous nos remerciements pour l'envoi de *Psyché*, journal d'études ésotériques en norvégien, et de *Esphynge* en portugais.

F. PHANEG.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

VIENT DE PARAITRE

chez

G. FICKER

LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, rue de Savoie	**12, Crusiust**
PARIS (VIe)	LEIPZIG

Au Pays des Esprits

ROMAN VÉCU DES MYSTÈRES DE L'OCCULTISME

Première traduction française de l'édition originale qui se paye en Angleterre 50 fr. environ

Préface par le Docteur PAPUS

Un gros volume in-18........... .... Prix 5 fr.

A VENDRE

Notes manuscrites sur l'Inde (très rares).........................	**30 fr.**
Notes manuscrites sur l'Initiation Brahmanique......	**50**
Notes manuscrites sur Wronski	**10**
1 volume de 1237 pages. *Monde primitif. Dictionnaire étymologique de la langue française*, par Court de Gibelin	**16**
L'Ève future, rarissime ouvrage de Villiers de l'Isle-Adam (introuvable).........	**20**
Zanoni, par B. Lytton, ouvrage introuvable, 2 volumes, Traduction française (reliés)...........	1[illegible]
Trois Années. Revue Spirite, Les Trois.........	